Pêcheurs de Terre-Neuve

(Récit d'un Ancien Pêcheur)

Prix : 1 franc.

PÊCHEURS DE TERRE-NEUVE

Pêcheurs de Terre-Neuve

(Récit d'un Ancien Pêcheur)

1896

Avant-Propos

La Société des Œuvres de Mer, 5, rue Bayard, Paris, *poursuit en ce moment l'organisation d'une « flotte de secours » destinée à venir en aide à nos pêcheurs de Terre-Neuve et d'Islande. Cette flotte vient de recevoir un commencement de réalisation : un premier navire-hôpital de trois cents tonneaux, le* Saint-Pierre, *construit tout exprès sur les chantiers de Saint-Malo, vient de partir de ce port, en mars 1896, portant à son bord un aumônier, un médecin de 1re classe et toute une pharmacie, avec la mission de secourir les pêcheurs de Terre-Neuve. Bien qu'ils n'aient pas encore trouvé leur Pierre Loti, ceux-ci sont plus nombreux que les pêcheurs d'Islande ; et, comme les dangers encourus ne sont pas moins grands ici que là, il était naturel de se diriger du côté où la moisson de misères présentait le plus de chances d'abondance. Ceux qui ont lu l'article du Figaro du 14 novembre 1895 peuvent croire que le tableau des misères des pêcheurs de morue n'a pas été poussé au noir. Pendant deux campagnes faites sur les bancs de Terre-Neuve, j'ai eu l'heur de n'être pas malade, mais je*

puis dire que j'ai frémi bien des fois à cette seule pensée. Mourir, soit ; mais être malade, voilà qui paraît horrible. Là d'ailleurs, être malade ou mourir, c'est bien à peu près la même chose. C'est seulement lorsqu'un homme meurt qu'on se dit : « Tiens, il était tout de même malade. »

Et comment en serait-il autrement dans un milieu où la part normale de souffrances atteint des limites à peine supportables aux plus forts ? Le travail presse, la pêche n'a qu'un temps et un temps très court.

Le projet des organisateurs de la Flotte de secours est donc bien digne d'encouragement. Mais le but poursuivi ne sera pleinement atteint qu'autant que la charité privée répondra aux appels des hommes généreux et pratiques qui l'ont conçu.

En sa qualité d'ancien pêcheur, l'auteur de ce récit n'a pas cru pouvoir mieux témoigner son approbation à ce projet, qu'en donnant une esquisse des principales impressions qu'il a éprouvées dans ce dur métier.

Le bénéfice de ce petit ouvrage est tout entier destiné à l'organisation de la Flotte de secours. L'auteur serait heureux si le fruit de son travail pouvait servir à payer la vergue ou le mât d'un « Navire Sauveur ».

PÊCHEU

DÉ

Les conditio
sont un peu d
moi-même un
est resté le mêm
ans en arrière,
vivacité qui n
sensibles à l'im

Pendant deux
raconterai que
à Granville, da
Disons tout de
mon imaginatio
fession de mari
de laboureur da
sons m'engagea
écoulé douze ho
sée.

Déjà avant l'
d'une quinzaine

PÊCHEURS DE TERRE-NEUVE

I

DÉPART ET TRAVERSÉE

Les conditions actuelles de la pêche de la morue sont un peu différentes de celles du temps où j'étais moi-même un Terre-Neuvien, mais le fond du métier est resté le même et, — pour remonter à près de vingt ans en arrière, — mes impressions ont encore gardé une vivacité qui me permettra peut-être de les rendre sensibles à l'imagination de quelques-uns.

Pendant deux ans, j'ai fait cette pêche, mais je ne vous raconterai que ma première campagne. Je m'embarquai à Granville, dans les premiers jours de mars 1876. Disons tout de suite que rien ne m'y obligeait, excepté mon imagination qui me faisait voir plus belle la profession de marin et même de pêcheur de morue que celle de laboureur dans laquelle toutes sortes de bonnes raisons m'engageaient à rester. D'ailleurs, il ne s'était pas écoulé douze heures que ma fièvre maritime était apaisée.

Déjà avant l'embarquement, à la revue qui le précède d'une quinzaine de jours, j'avais eu comme une vision

anticipée de ma nouvelle vie. Représentez-vous quatre ou cinq cents hommes, ivres pour la plupart, réunis pour écouter lire une charte-partie à laquelle ils n'entendent rien, et pour recevoir les « avances » qui leur permettront de s'équiper comme il convient pour un pareil métier. — Car il en faut un équipement ! D'abord de grandes bottes, assez semblables à celles des égoutiers de Paris, et qui valent de quarante à soixante francs ; — au moins trois « cirages » (vêtements huilés) indispensables sous les brumes et les pluies du ciel de Terre-Neuve, et qui coûtent encore soixante francs ; — des mitaines, sorte de mouffles épaisses pour lever les lignes de fond, et tous les vêtements de laine ou de molleton (car jamais de linge) que suppose un séjour d'environ six mois sous un ciel qui vous mouille presque constamment, quand la mer elle-même ne se met pas de la partie. — La vue de ces hommes avec lesquels j'allais vivre, le sérieux et la tristesse de quelques-uns, non moins que la gaieté, puisée dans l'ivresse, du plus grand nombre, tout cela me faisait singulièrement appréhender la vie qui s'ouvrait devant moi, inévitable maintenant, puisque j'étais « inscrit ».

Les mots ne sauraient peindre l'ahurissement que j'éprouvai avant même d'avoir franchi les portes du bassin. Quand on voit pour la première fois tous ces amas de cordages, ces caisses de marchandises, tout ce désordre apparent d'un bateau en partance ; quand on entend ces appels multipliés, ces commandements dans une langue toute spéciale, on n'arrive ni à se

reconnaître, ni à croire que bientôt règnera l'ordre qu'on est habitué à se représenter dans tout ce qui touche à la marine. J'ai tiré sur les amarres, avec les hommes de la corvée, — hommes du port spécialement payés pour sortir les navires, — et c'est tout ce que je puis vous dire ; comment le nôtre s'est trouvé « déhalé » du milieu des autres, je n'en sais rien. Mais cet ahurissement est commun à tous ceux qui embarquent pour la première fois.

J'ai surtout à vous parler de la pêche sur le Grand-Banc ; je ne saurais cependant passer sous silence les incidents de traversée qui peuvent faire comprendre l'état d'esprit dans lequel j'ai fait ma première campagne.

D'abord nous fîmes une relâche de près de vingt jours sur la rade de Cancale dans l'attente de vents favorables. Il est imprudent d'entreprendre de sortir de la Manche en louvoyant quand on n'a pas un excellent navire sous les pieds et qu'on n'est pas un capitaine très expérimenté, toutes conditions qui ne se réalisent pas toujours dans les navires pêcheurs de Terre-Neuve. Ce temps de relâche, on en profita pour gréer les engins de pêche, travail qui se fait d'ordinaire pendant la traversée de France à Saint-Pierre, travail dans lequel mon ignorance m'empêcha de trouver la moindre distraction. De cette rade de Cancale, le souvenir le plus précis qui me soit resté, c'est d'y avoir pleuré toutes les larmes de mon corps. Pleurs

versés en silence, dans la solitude et pendant les heures qui devaient être consacrées au sommeil ; car, au milieu de ces hommes et dans la fermeture inconsciente et obstinée de mon âme à tout ce qui était étranger à mes propres peines, je ne pouvais encore ni sentir ni deviner des sentiments humains sous la rude écorce de mes compagnons. Mon isolement s'agrandissait encore de ce fait que je ne pouvais écrire à ma famille. Parti comme *novice*, et en vrai novice, je n'avais même pas songé à me prémunir de tout ce qu'il me fallait pour écrire. Lorsque j'osai me résoudre à emprunter une première feuille — et non deux —, je n'arrivai qu'à détremper mon papier de mes larmes. Ce ne fut que la veille du départ que je pus enfin envoyer quelques mots tout brouillés, malgré la précaution que j'avais prise de tenir la tête fortement renversée en arrière pendant que j'écrivais. Ainsi je laissai passer les délais pendant lesquels j'aurais pu espérer une réponse. Dans mon égoïsme de malheureux, il m'eût été si doux de savoir que ma famille me pleurait aussi !

Mais cette lettre tant désirée n'eût sans doute fait qu'aggraver ma douleur. Tout ce qui me rappelait trop directement ce foyer volontairement quitté me faisait m'affaisser sur moi-même. Un jour que j'étais allé chercher je ne sais quel vêtement dans mon coffre, la vue du bel ordre qui y régnait, et qui était l'œuvre de ma sœur, évoqua si violemment les heures du départ, et me causa une telle angoisse que je bouleversai tout

avec rage et fis disparaître jusqu'au dernier pli de mes effets. Il me sembla que je m'arrachais le cœur, mais j'aimais mieux en finir d'un coup. Puis je pleurai l'espèce de sacrilège que je venais de commettre.

Ah ! si j'eusse su nager ! combien il est probable que je me fusse risqué à franchir les quelques kilomètres qui nous séparaient de la terre ! Evidemment j'étais porté sur les rôles du navire et, bientôt repris sans doute, j'aurais été réembarqué sur quelque autre bateau en partance pour Saint-Pierre ; mais dans mon désespoir, n'étais-je pas fondé à croire que tout terrien se dévouerait pour me tirer de cet enfer ?

Je vous ai souvent revues, côtes de Cancale, de Pontorson et de l'Avranchin, silhouettes du Tombelaine et du mont Saint-Michel ; vous méritez toute l'admiration de vos visiteurs; mais l'amour impliqué dans toutes leurs extases n'approchera jamais de l'âpre désir avec lequel j'aspirais vers vous.

Pourtant je n'avais encore rien vu. Toutes ces souffrances dans lesquelles l'imagination tenait la plus grande place allaient bientôt être remplacées par d'autres plus tangibles.

Le soir où l'ancre fut levée, je me sentis cependant revivre. Le mouvement de l'appareillage, l'exécution de manœuvres dont je commençais à entrevoir le sens et surtout le travail, me firent retrouver pour quelques heures mon enthousiasme pour la vie de marin. Il

faisait un temps clair, et une brise favorable nous permit de doubler la pointe de Cancale avant la nuit.

Je sens le monde s'agrandir en voyant disparaître ces côtes dont le seul nom me fait frissonner d'aise. La nuit est venue, les côtes ont disparu. Ce sont les feux multiples de cette mer semée d'écueils qui remplissent l'horizon. A droite, le feu flottant des Minquiers ; à gauche, les feux du port et même de la ville de Saint-Malo ; le magnifique phare du cap Fréhel ; celui des Hauts de Bréhat, dans le lointain, sur l'avant; plus tard, celui des Sept Iles et beaucoup dont j'ai oublié les noms, sans doute parce que, la fatigue aidant, la vivacité des impressions finit par s'émousser. Je me rappelle que je restai sur le pont, de 7 à 10 heures, pouvant aller me coucher et que je dus prendre le quart avec ma bordée, de 10 h. à 3 h. du matin. Comme le temps était beau, la manœuvre était insignifiante. J'eus tous les loisirs nécessaires pour me laisser aller à la contemplation.

Le lendemain, un dimanche, j'éprouvai encore une exaltation du genre de celles de la veille en entendant dire que nous étions à la hauteur des Sorlingues. Je ne sais pas pourquoi ce mot me parut contenir quelque chose de magique. Il me semblait que ma personnalité s'augmentait du fait d'avoir été jusqu'aux Sorlingues. Seulement nous passâmes trop loin de ces îles pour les apercevoir. Déception grave pour quelqu'un que son imagination avait poussé à s'embarquer. Cependant je me distrais par la vue de navires

qui, partis de Granville, de Cancale ou de Saint-Malo, font route vers Saint-Pierre, comme nous. Ils étaient bien sept ou huit : c'éiaient les *Deux Empereurs*, la *Sainte-Claire*, la *Tour Malakoff*, la *Marie-Gabrielle*, de Granville ; l'*Alliance*, de Saint-Malo, et bien d'autres. Ces bateaux, « toutes voiles dessus », me rappellent ceux que j'avais vus en images, tandis que, du nôtre, je n'ai qu'une représentation fort vague, analogue à celle que pourrait avoir, d'une maison, l'habitant de cette maison qui ne l'aurait vue que des fenêtres. Je pense qu'on doit être mieux à bord des autres navires.

Ce jour-là, d'ailleurs, la nature m'apparaissait changée. Depuis l'appel de ma bordée au quart de jour, je vivais comme en plein rêve : je ne reconnaissais ni la mer, ni la clarté du ciel : elles avaient pris je ne sais quel aspect d'irréel et mes oreilles ne me rendaient que des bruits estompés. Je ne me souviens d'avoir éprouvé pareilles impressions que devant ces paysages silencieux qu'on voit se refléter dans les vitres verdies de quelque masure abandonnée au milieu de la campagne. Que de fois enfant et même grand garçon, j'ai déploré de ne pouvoir traverser la vitre, entrer dans cette nature fantastique qui s'agite comme celle dont elle est l'image, mais ne vous apporte aucun son !

La mer, avec ses teintes d'un vert lourd et sale, me paraissait d'huile. Lorsque je regardais le long des flancs du navire, c'est elle qui glissait sous nous, et si je portais les yeux au large, j'avais le sentiment qu'elle nous emportait avec elle. Toutes ces impres-

sions étranges tenaient sans doute pour une large part à la nouveauté du spectacle, à mon défaut d'accoutumance, mais j'ai pu reconnaître plus tard qu'elles étaient dues aussi à ce que nous allions dans le sens du vent et des lames. Quelle que soit la vitesse d'un navire, s'il court vent arrière, les lames le devancent toujours, et dans un milieu qui se meut avec vous et plus vite que vous, il faut une force d'habitude au moins égale à la force de votre illusion pour associer l'idée de marche à l'apparence d'une rétrogradation. — En somme, ce dimanche fut un grand jour de fête pour mon imagination. J'en ai gardé un très vif souvenir, probablement parce que les impressions riantes devinrent bientôt très rares.

Cependant je ne souffris pas outre mesure pendant les dix jours qui suivirent. En fait de peines, je n'ai guère à vous raconter que celles — très intenses par exemple — que j'éprouvais lorsque, au beau milieu d'un rêve qui m'avait transporté dans ma famille, j'étais réveillé en sursaut par l'appel au quart ; véritables souffrances de damné, celles-là : mes compagnons, qui se moquaient de moi et de mes airs d'épouvante, me faisaient bien l'effet de démons. Enfin, j'étais sauvé par leur brutalité même qui ne me laissait pas le loisir de m'abîmer dans mes tristesses. Une fois sur le pont, je me reprenais et je regardais plus sainement, plus virilement la vie que je m'étais faite.

J'eus d'abord une grande distraction dans une tem-

pête qui dura trente-six heures et qui ne me parut pas trop inférieure à ce que j'avais rêvé. Une tempête loin des côtes et de tout récif, et lorsqu'on est à bord d'un navire qui se comporte bien à la mer, je ne sais pas de spectacle plus beau, plus émouvant si vous préférez. N'attendez pas, cependant, que je vous en fasse la description, car tout ce que je pourrais vous dire, comme tout ce que j'ai lu dans cet ordre, ne pourrait donner qu'une pâle idée de l'âpre sentiment de triomphe du marin qui — sur la masse de son navire devenue plume alors — domine les lames hautes et profondes et se sent des envies de rire à la mer rageuse.

En outre, plusieurs belles nuits me permirent encore de m'oublier moi-même et d'intéresser plus d'un matelot de ma bordée aux récits des romans que j'avais lus. Entre autres, en plusieurs séances, bien entendu, tout *Monte-Cristo* y passa. En ce temps, j'étais capable de pareils tours de force.

Seulement, comme ceci avait lieu sur l'avant du navire, où je devais veiller au bossoir, tant que durait le quart, et comme le maître de pêche qui remplissait le rôle d'officier de quart n'avait plus à qui parler, lui qui était obligé de se tenir derrière, il me fut bientôt défendu de continuer mes récits. Une nuit, au beau milieu d'une de mes histoires, il vint, sans rien dire, installer, au moyen de quelques cordes, une espèce de chaise, entre les deux branches du grand étai, dont les extrémités inférieures venaient se fixer là, en avant du guindeau, sur lequel s'asseyaient

d'habitude mes auditeurs. « Tu vois ce siège, me dit-il ; eh bien, tu vas y monter et tu n'en bougeras que lorsque j'appellerai au loch ou à la manœuvre ; et si j'aperçois quelque feu avant toi, gare tes côtes ! »

Je fus ainsi rejeté sur moi-même, dans les réflexions tristes. Mais la souffrance physique me sauva du pessimisme imaginatif. Quand on a froid ou faim, le bonheur prend vite la forme d'un abri bien chaud ou d'un morceau de pain. Nous arrivions aux abords du grand Banc ; à défaut du plomb de sonde, le brusque changement de la température nous en avertissait : aux journées relativement douces de la traversée du Gulf Stream, succédaient les froids humides et pénétrants de ce pays de lourds brouillards, de brumes « à couper au couteau », comme on dit. Vous jugez si je me trouvais bien sur ma chaise improvisée à une hauteur de plus de deux mètres. Il était profondément inhumain — et d'ailleurs contraire à tout règlement — de me laisser des cinq heures durant, ainsi suspendu en l'air, comme vigie, ce dont je n'étais pas capable : un homme, même bien exercé, ne peut s'acquitter comme il faut d'une pareille tâche que si elle ne dure pas plus d'une heure : en mer, comme partout, il n'y a que les hommes habitués à voir qui voient. Quant à moi, sous la grêle, le givre, la neige, j'avais beau écarquiller les yeux avec la meilleure volonté du monde, — j'étais certain de ne rien voir. Quelquefois un matelot plus habitué, et charitable, venait me

dire. « Signale donc tel feu que voilà là-bas » et, lorsque j'avais crié de toutes mes forces : « feu rouge » ou « feu vert par tribord » ou « par bâbord, devant » ou « derrière », il m'arrivait de recevoir des félicitations que je n'avais pas méritées, mais qui avaient le grand avantage de remplacer pour moi une *rossée*. Mais je me désespérais : ma faculté de voir diminuait, me semblait-il, au lieu d'augmenter.

Sans doute le traitement auquel j'étais soumis « pour me mettre le métier dans le corps » aurait pu être, sinon mieux choisi, mieux administré; je dois dire cependant que cette méthode, malgré tout, me paraît meilleure que toutes celles, plus douces ou plus molles, qui vous laissent à penser que la vie se compose de fins de non-recevoir. Lorsque chaque faute, voulue ou non voulue, est immédiatement suivie d'un rappel à l'ordre assez lourd pour que les natures les plus insensibles en sentent le poids, — ce qui n'empêche nullement les intelligents et les délicats d'en voir la nécessité, — il est impossible qu'on ne fasse pas bientôt converger toutes les forces de son être vers l'acquisition des aptitudes qui manquent. On ne traverse guère pareille discipline sans se guérir de la tendance à présenter comme bonnes des réponses irritantes, telles que celles qui consistent à dire, quand on est pris en faute : « Je ne l'ai pas fait exprès..... Je n'y étais plus, etc. » On prend le pli qu'il faut prendre, — ou on meurt : il n'y a guère de milieu.

Et, en effet, supposez qu'on m'eût laissé à ma

nature songeuse, il est fort probable que j'en eusse pris à mon aise avec l'accommodation de mes facultés à ma profession. Je me serais dit : « Le temps fera son œuvre » et j'aurais pu traverser cette période de ma vie sans en avoir gardé plus qu'un certain souvenir de choses simplement vues, analogue à celui des choses apprises dans les livres ou purement imaginées. Cela ne sert de rien ; et l'on peut bien dire sans crainte que le mal de notre éducation est surtout qu'elle produise des hommes capables de parler de ce qu'ils n'ont fait qu'entrevoir. En fait d'expérience pratique, il n'y a de vraie que celle qui passe dans la chair et dans le sang, celle qui vous laisse une mémoire dans les muscles de la main et de tout le corps. Seules ces disciplines écrasantes vous font vous assimiler et rendent nature en vous, à brève échéance, ce que toutes les énergies de votre individu répugnent à accepter.

Mais revenons à notre traversée.

On avait beaucoup parlé de glaces depuis le départ, et j'avais les oreilles d'autant plus rebattues d'histoires de banquises que l'année précédente avait été exceptionnellement fertile en glaces et que la majeure partie de l'équipage et des passagers en avait beaucoup souffert sur la *Marie-Gabrielle*. A les entendre, nous étions perdus, si l'*Élisabeth* — c'était le nom de notre navire, — s'y trouvait engagée douze jours durant comme cela avait eu lieu pour la *Marie-Gabrielle*, un navire neuf, tandis que l'*Élisabeth* avait au moins vingt-cinq

ans de service, et des flancs plus ou moins pourris, qui ne promettaient guère de tenir qu'un petit nombre d'heures contre les « raguages » du champ de glaces.

Nous y entrâmes pourtant. C'était un soir, vers onze heures. J'étais sur mon siège aérien, engourdi, comme paralysé par le froid. Quoiqu'on m'eût annoncé une certaine lueur qui devait m'avertir de la banquise, je ne vis rien du tout, pas plus, d'ailleurs, qu'aucun des hommes qui, dans ces parages dangereux, se relayaient d'heure en heure pour faire la veille du bossoir avec moi. Il tombait une pluie fine et épaisse qui rendait bien difficile de distinguer quoi que ce fût dans la mer. Dès les premiers craquements, tout le monde se trouva sur le pont, depuis le capitaine jusqu'au dernier des passagers. Peu nombreux furent ceux qui prirent le temps de se vêtir. Il est vrai que, dans ce métier, on ne sait pas ce que c'est que se déshabiller pour se mettre au lit. — Pour ma part, je peux vous dire que je fus tiré de ma torpeur moins par la peur du danger pour ma vie que par celle du danger pour mes côtes. Je m'attendais à une « dégelée » maîtresse. Il n'en fut rien. Un matelot se mit bien en devoir de m'attrapper, mais un passager de chambre, un patron de ces goélettes qui font la pêche sur les bancs qui avoisinent Saint-Pierre, attrapa ce matelot lui-même, et lui fit entendre assez éloquemment qu'on ne charge pas un enfant du rôle de vigie en de pareils moments. A ce passager que je n'ai jamais revu, j'ai gardé une reconnaissance qui ne prendra fin qu'avec ma vie.

D'ailleurs, nous ne restâmes pas longtemps dans la banquise. Autant que je puis croire, on fit vent arrière, et lentement, au milieu des ténèbres, le navire fendit de son étrave les glaces qui grinçaient. Au bout d'une heure, ce fut fini.

Alors on mit en panne et le reste de la nuit se passa sans nouvelles alertes. Le lendemain, neige très épaisse. De sept heures du matin à midi je fus employé à jeter par-dessus bord la neige accumulée dans les endroits qui doivent toujours être dégagés pour la manœuvre, et j'y suffis à peine. On marchait à petite toile. Mais dans la soirée, le temps, devenu clair, permit de donner au navire sa vitesse possible, et, aux approches de la nuit, on aperçut la terre. C'était Terre-Neuve. Le point en vue était le « Chapeau rouge », une petite montagne ainsi nommée à cause de sa forme, je pens , et parce que, sous le soleil de juin, elle est d'un brun rougeâtre comme toutes les côtes de ce pays.

Après avoir pris connaissance d'un point déterminé de Terre-Neuve, il devenait très facile de mettre le cap directement sur Saint-Pierre, et c'est ce qui fut fait sans doute. Mais il n'en advint pas moins que, dans la nuit, j'eus des occasions de constater le peu de confiance de l'équipage et des passagers dans notre capitaine, — un débutant qui ne savait guère imposer silence aux soi-disant connaisseurs. D'après ceux-ci, on entendait toujours les *brisants* de la côte et nous étions constamment à deux doigts de nous

jeter au plein. — Il n'en fut rien ; et sur le matin, au milieu des malédictions de plus d'un matelot et de plus d'un passager, on finit par entendre la puissante sirène de Saint-Pierre, le « braillard », comme on l'appelle, qui nous avertissait que nous touchions au but.

II

SAINT-PIERRE-DE-TERRE-NEUVE

Dès le point du jour nous fûmes accostés par un bateau pilote et je vis monter à notre bord un homme qui m'impressionna vivement. Vous décrire cette impression est assez difficile; elle fut toute morale. Cet homme avait un costume comme il en faut un pour battre la mer de nuit et de jour, par tous les temps, sous ce rude climat : casquette de peau de mouton, rabattue sur le cou et sur les oreilles, caban épais à fourrures grossières et solides qui, relevées, vont rejoindre celles de la casquette et vous donnent tout de suite, surtout avec les grosses mitaines, je ne sais quel aspect d'ours polaire ou d'Esquimau. Je ne voyais qu'une très petite partie de son visage ; ce ne fut pas par là qu'il me frappa d'abord, ce fut par l'absence vaguement sentie plutôt que clairement aperçue de toutes les inutilités de la parole et du geste. Je me sentais attiré vers lui sans savoir pourquoi. Le temps

devint clair environ une demi-heure après sa montée à bord; il releva les oreillons et le derrière de son bonnet, et sa figure hâlée par les âpres souffles de la mer, que je vis mieux, confirma mon pressentiment en me révélant comme une âme qui aurait façonné ce corps.

Nous avons tous rencontré de ces hommes dont la physionomie, le geste et toute l'attitude révèlent une âme et une âme qui sait ce qu'elle veut. Pour ma part j'en ai beaucoup plus rencontré dans ce qu'on appelle le monde des travailleurs que dans celui où c'est une profession que d'avoir une âme. Comme il faut que nous soyons malades pour aller chercher dans des philosophies abstruses ou dans des poésies tourmentées ce divin langage si clair et si manifeste dans tout homme qui fait bien ce qu'il fait, dans un vigoureux coup de marteau qui porte, dans tout triomphe, si humble qu'il soit, de l'esprit sur la matière, auquel se ramène en définitive tout travail manuel! Voilà bien la première lecture divine, la première épellation qu'il faut faire si l'on veut comprendre les œuvres d'art, celles dignes de ce nom. Et je me demande vraiment de quel droit l'artiste pourrait prétendre m'émouvoir si la plus humble chose n'était supportée et comme enveloppée par ce qu'elle contient de divin.

Soit dit en passant, c'est à l'école de tels hommes que je voudrais voir tous nos intellectuels. Alors peut-être comprendraient-ils de quel prix est une vraie royauté comparée aux faciles triomphes de nos mannequins de villes. Dans les milieux dont je parle, on

ne s'abuse guère sur les gens et, — s'il arrive qu'un hasard heureux ait surfait votre réputation, — comme la preuve de votre valeur est à refaire chaque jour et à toute heure, cette réputation ne tient pas. Telle est bien l'impression que, malgré mes tristesses, j'ai rapportée de la partie de ma vie vécue dans ce monde-là. Pourquoi l'ai-je quitté pour entrer dans un autre certainement moins sain et moins réel sous ses raffinements ? Je peux bien vous la confesser ici, cette idée qui m'a souvent hanté : c'est que j'ai vaguement pressenti que je n'étais pas capable de la valeur continuelle qu'il y faut, de la constante clairvoyance, de la constante maîtrise de soi qu'exigent de pareils métiers pour y être « quelqu'un ».

Et ce dut être la sourde conscience de cette haute valeur que je sentais me manquer et que quelque chose me faisait deviner dans ce pilote, qui m'attirait vers lui. Je crois avoir vu un homme ce jour-là, en un moment où mon âme repliée sur elle-même et comme racornie n'était nullement prédisposée à s'illusionner en bien, où rien d'extérieur ne l'y préparait.

Ce pilote, je ne le sus que plus tard, était, suivant une expression courante de la marine, « un fameux homme », et, dans toute la colonie de Saint-Pierre, il était regardé comme une autorité, une grandeur. C'était l'aîné et le plus distingué de trois frères, les Le Dret, (je ne vous garantis pas l'orthographe du nom) dont on raconte dans le pays maints hauts faits, maints exploits maritimes.

C'est à peine si j'avais eu conscience du rôle qu'il avait joué lorsqu'il nous quitta après nous avoir mis sur rade au milieu d'une forêt de navires. Je fus seulement frappé du peu de temps qu'on mit à faire sous ses ordres un travail assez compliqué pourtant, car il s'agissait de nous « afourcher » sur deux ancres selon les règlements du port. Je ne l'ai apprécié que plus tard et par comparaison avec d'autres pilotes que j'ai vu crier et se remuer beaucoup pour faire la même chose. Je le vis partir avec regret, et malgré le désir que j'avais de la terre, après plus de trente jours de mer qui m'avaient paru un siècle, je ne pensai à la bien regarder qu'après son départ.

Regarder la terre, quand il s'agit de Saint-Pierre, aux premiers jours d'avril, est une façon de parler : c'est regarder la neige qu'il faut dire. Et lorsque celle-ci s'est enfin fondue sous le soleil de juin, on n'aperçoit plus que des pierres arides. Çà et là sur la montagne, au fond des creux, quelques poignées de terre végétale, produit de la désagrégation des rochers par la fonte des neiges et sur lesquelles s'alimentent de maigres sapins et bouleaux. Un certain nombre de riches habitants ont pu, à grand travail, réaliser de minuscules jardins en couvrant de quelques décimètres de cette terre des enclos préparés : on ne trouve pas d'autres spécimens de culture dans l'île. En fait de légumes comme de viandes, tout ce qu'on y voit de frais est

apporté soit par les Anglais de Terre-Neuve, soit par les Américains du Labrador et du Canada.

Bientôt canot et chaloupes furent débarqués, et les passagers conduits à terre avec leurs bagages. On déchargea les quelques marchandises apportées, on « fit » l'eau et le sel nécessaires pour la première partie de la pêche, qui durait alors généralement jusqu'à la fin de mai pour les navires qui allaient sur le Grand Banc, et comme la *boitte* (hareng dont on se servait pour amorcer les hameçons pendant cette pêche) était à très haut prix par suite de sa rareté, les matelots eurent quelques jours de loisir, dont je ne connus guère les douceurs, en ma qualité de novice. Il est entendu que les novices sont les domestiques de tous. Ils veillent pendant que les matelots dorment ou réparent leurs vêtements. Sur un navire, alors même que le travail est arrêté, il y a toujours quelque coin à balayer ou à laver, quelque amarre à jeter aux embarcations qui accostent, quelques ordres à transmettre : tous ces soins incombent aux novices dans les moments de repos général, et gare à eux s'ils s'oublient. Mais tout matelot est passé par là, et après tout ce serait une bonne école si les leçons n'étaient trop souvent accompagnées de sanctions injustes et exagérées.

Pendant ces jours de *farniente* j'eus deux fois le bonheur d'aller à terre. La première fois ce fut avec toute ma bordée, pour aller laver notre linge. Quiconque n'a pas navigué ne peut comprendre le plaisir du marin à laver son linge dans de belle eau douce.

Depuis le départ, j'avais comme tout le monde piétiné avec mes bottes sur quelques vêtements de laine, les jours où le mauvais temps amenait la mer sur le pont : on ne connaît ou plutôt on ne pratique guère d'autre lavage à bord des Terre-Neuviers ; vous devinez le nettoyage qu'on peut obtenir par un tel procédé. Mais l'eau de mer ne prend pas le savon, et il n'y a guère que les navires à vapeur qui puissent vous fournir de l'eau douce avec assez d'abondance pour laver. Le navire à voiles, sauf quelques long-courriers munis d'une machine à distiller, n'en fabrique pas ; il n'a que celle dont il a fait provision au départ, et il l'économise avec soin. Nous étions donc descendus à terre, à l'embouchure d'un ruisseau qui tombait de la montagne par cascades et venait se perdre au milieu de quartiers de roche dont chacun de nous eut bientôt choisi le sien pour y frotter et savonner à son aise. Mais le froid rendait l'opération difficile. Il fallait laisser les vêtements mouillés en plein ruisseau, sous l'eau courante, ou sinon les changer de place à toute minute parce que la gelée les faisait prendre très vite aux pierres. Plus d'un morceau ne put être arraché qu'en coupant la glace avec un couteau. Aussi j'ose à peine vous dire ce qui fut bu d'eau-de-vie, sous prétexte de se réchauffer. Il faut croire qu'il ne s'agissait pas d'alcool de haut degré : il en fut consommé une moyenne de trois quarts de litre à l'homme dans l'espace d'une matinée. Le cabaret était là à côté, et ce fut moi qui allai chercher les bouteilles. Inutile d'ajouter que ces liba-

tions en mirent plus d'un hors d'état de ramer pour revenir à bord.

La seconde fois, ce fut pour aller dans les magasins de la ville faire les provisions dont tout matelot se munissait alors avant de partir pour le Banc, provisions de quelques objets utiles, mais provisions de liquides surtout. Je regardai avec un œil de curiosité et d'envie toutes ces maisons de bois dans lesquelles il me semblait qu'on devait être si bien : les traitements dont je vous ai parlé ne m'avaient pas précisément acclimaté avec mon métier. Comme j'eusse été heureux si, d'une façon ou d'une autre, j'avais pu changer de situation avec l'un de ces hommes que je voyais travailler dans les ateliers ou chantiers, voire même avec l'un des petits pêcheurs de l'île, qui ont une vie dure, eux aussi, mais qui ont au moins le bonheur de dormir à terre chaque soir après le labeur du jour! J'eus même un vif mouvement d'aspiration vers le sort des hommes d'une compagnie de discipline que je vis travailler à l'une des cales du port, sous la surveillance des gardes-chiourmes. La justice devait régner là, où se tenaient des hommes galonnés! Car, à part mes heures d'oubli dans le travail ou le sommeil, remarquez que je vis toujours dans la conviction que je suis le plus malheureux de la terre.

Enfin, les Anglais apportèrent bientôt assez de harengs pour qu'on pût faire la « boitte » à des prix raisonnables. La nôtre fut embarquée et salée le même jour. Je n'avais jamais vu tant de poissons à la

fois. Car vous pouvez penser qu'il en faut une provision pour renouveler chaque jour, pendant six ou huit semaines, l'appât d'environ dix mille hameçons. Il faut compter, sur chaque hameçon, la moitié d'un petit hareng ou le tiers d'un gros. Mais sous peu je devais en voir de bien autres tas.

III

PREMIÈRE PÊCHE

Nous voici en route pour le Banc. Je m'attends à tout : les représentations qui me trottent par la tête, à la suite des pronostics de mes compagnons, n'ont rien de gai. Et ce n'est que la première pêche ! Il faudra encore revenir à Saint-Pierre renouveler les provisions pour une seconde pêche et y revenir encore après pour prendre des passagers — car tel est le rôle attribué à l'*Élisabeth*, en l'an de grâce où j'y suis — avant de reprendre cette route du Banc que nous suivons et qui est aussi celle de France. Ah ! le verrai-je, ce jour où l'[illegible] voile pour Granville ! Qu'il me paraît donc loin[illegible]s que je ne l'atteindrai jamais.

Apr[illegible] jours de marche j'entends dire que nous arrivons. Les lignes de fond ont été « boittées » dès le matin. On sonde fréquemment; on recherche les fonds où la morue se complaît; et lorsque le capitaine croit en avoir trouvé un convenable, il donne l'ordre de laisser tomber l'ancre. Cette opération est assez

intéressante par des fonds de quarante à soixante-dix brasses, — soit environ soixante à cent mètres. — Il en glisse, des mailles de la lourde chaîne, avec un bruit de tonnerre, sur le guindeau et à travers les écubiers ! et il fait bon de se tenir en dehors de la zone où les secousses de cette même chaîne pourraient vous atteindre. Mais c'est l'affaire de quelques secondes. Aussitôt mouillés, on débarque les deux chaloupes. Quatre ou cinq hommes descendent dans chacune pour aller « élonger » les lignes dans les directions de tribord et de bâbord et le reste demeure pour serrer les voiles. Au bout de deux heures, les uns et les autres ont fini leur tâche : on soupe, et tout le monde va se coucher, sauf l'homme du quart, unique désormais, qui en réveillera un autre deux heures après, et ainsi de suite jusqu'au matin.

La perspective de rester ainsi à l'ancre des semaines et des semaines sous ce ciel gris et terne, à deux cents lieues de terre, ne me sourit guère. Mais ce qui se passe est nouveau pour moi ; ma curiosité trouve pâture, et il paraît que j'aurai beaucoup à faire le lendemain. Je m'endors donc sans être trop triste.

Le réveil a lieu, comme toujours désormais jusqu'à la fin de la pêche, dès la toute première pointe du jour. On se lève d'assez bonne humeur ; les caractères ne sont pas encore aigris ; les mains sont intactes ; mais bientôt il n'en sera plus de même, à ce qu'on dit. On entend retentir l'appel « à la goutte », et chacun court l'un derrière

l'autre, vers la dunette où se tient le saleur avec un vase plein d'eau-de-vie. Chacun reçoit son « boujaron » (soit six centilitres) à mesure qu'il arrive. C'est le même « boujaron » qui sert pour tous. Il plonge autant de fois dans le grand vase qu'il y a de rations distribuées. Ceux qui boivent les derniers peuvent bien penser qu'à leur eau-de-vie se trouve adjointe une certaine proportion du jus de tabac dont les lèvres du matelot qui se respecte sont le plus souvent imprégnées. Mais on sait bien que le tabac est antiseptique.

Immédiatement tout le monde se reporte vers l'avant. Chaque bordée empoigne son « hale-à-bord », grosse corde qui passe dans une poulie attachée au beaupré et au moyen de laquelle on tire les chaloupes le long du navire pour l'embarquement. Pendant la nuit, et même pendant le jour, dès que la mer n'est plus très calme, on les « file » derrière à une distance d'une centaine de mètres, afin d'éviter les chocs qui ne manqueraient pas de se produire si on les laissait le long de ses flancs.

Aussitôt les chaloupes accostées, six ou sept hommes, avec le maître de pêche, descendent dans chacune d'elles, et s'en vont tirer les lignes. Novice de première année, je n'embarque pas, je ne suis qu'un « chafaudier » : je dois travailler à l' « état » ou échafaud; j'ai été engagé comme « décolleur » ; ma fonction principale consiste à enlever les têtes de morue ; et en attendant qu'on en rapporte, je reste à bord avec l'autre novice, le saleur, le second, le mousse et le capitaine. Le capitaine dort

ou travaille à sa volonté; celui sous les ordres duquel je me trouvais, restait au lit; mais je dois dire qu'il était une exception parmi ses collègues et que le plus grand nombre de ces commandants, sortis des rangs, sont les premiers par leur travail même comme par le grade et la fonction. — Le mousse s'occupe de la cuisine : vous jugez ce que peut être le raffinement des mets préparés, pour une vingtaine d'hommes, par un enfant de douze à quinze ans. — Le second, le saleur et les novices montent la boitte de la cale, la coupent et la distribuent dans de petites mannes, aux endroits du navire où chacun des pêcheurs proprement dits prend place pour préparer ses lignes. Cette besogne était à peine terminée que les chaloupes étaient de retour.

Celle de tribord accoste la première. Je me penche de ce côté, sur la « lisse », pour voir les produits de la pêche. et j'aperçois des poissons tout à fait différents de ce que je m'imaginais : ils sont ronds et non plats comme la morue que j'avais vue ou mangée. Mais j'aurai bientôt l'explication de cette différence. On les jette à bord avec des « piquois », simples pointes de fer emmanchées d'un bout de bois qu'on leur pique dans la tête. Il n'y en avait guère plus de deux cents, — pêche insuffisante et qui nous obligera à changer de mouillage. On me fait embrasser la première envoyée sur le pont, laquelle est immédiatement vidée, nettoyée et mise dans la marmite où cuit la soupe.

Bientôt les chaloupes sont désarmées, les hommes remontent. On déjeune assis en rond autour de la

gamelle, où chacun à son tour plonge sa cuillère, et à l'ouvrage !

Cet ouvrage consiste d'abord, pour tous, à ébrouailler les morues. Ebrouailler signifie enlever les intestins en mettant de côté les langues — qui sont, de par l'usage, destinées à être partagées entre les hommes, à la fin de la campagne — et les foies dont on fait de l'huile. Chaque morue ébrouaillée est jetée dans un parc rectangulaire construit vers le milieu du pont, entre le grand mât et le mât de misaine, avec de solides madriers. Après cette opération, les pêcheurs vont boitter, et les chafaudiers restent seuls à s'occuper du produit de la pêche.

Je vais enfin connaître ce travail de décolleur dont on m'a tant parlé depuis que je suis embarqué. Je monte dans le parc, « pelleté » et botté pour la circonstance, c'est-à-dire qu'outre le « cirage » nécessaire aux plus beaux jours de pluie, je suis sanglé dans un grand tablier de toile à voile fortement goudronné qui n'est nullement de trop. Me voici debout au milieu du poisson gluant, sanguinolent, que le roulis fait passer et repasser à travers mes jambes. Un matelot y est avec moi pour m'enseigner la manière de faire. Il suffit de prendre chaque morue de la main gauche, et de la droite, avec un couteau piqué près de moi, dans l'établi, de faire une légère entaille de chaque côté, sous la mâchoire, et après avoir repiqué le couteau, de porter le pouce au fond de l'ouverture qui résulte de l'ébrouaillage, puis de renverser, au-dessous de l'établi, la tête du poisson ainsi mainte-

nu sur le dos, et de pousser des deux mains de façon à l'arracher proprement, c'est-à-dire en y laissant le moins de chair possible. De la même main qui la tient, cette tête est aussitôt jetée à la mer. Cela n'est pas bien compliqué, mais, comme dans tout métier, il y a un coup de main à attraper, et il ne s'acquiert qu'avec une certaine expérience.

Le plus difficile et ce qui rend le travail fatigant, c'est la vitesse qu'il faut atteindre. Dans les journées de pêche abondante, quand il vous arrive trois ou quatre mille morues, on n'en finirait pas si l'on n'abattait quatre ou cinq cents têtes à l'heure. Mais j'eus le temps de m'accoutumer pendant cette première pêche : on ne rapporta jamais plus de quatre cents pièces en un jour.

Aussitôt décollée, chaque morue passe dans les mains du trancheur. C'est lui qui, au moyen d'un couteau bien affûté et de forme appropriée, l'ouvre d'un premier coup jusqu'à la queue, tout en taillant les arêtes d'un côté, et d'un second coup, en sens inverse, tranche les arêtes de l'autre côté et enlève l'épine ou « raquette ». L'opération du tranchage est beaucoup plus délicate que le décollage. Généralement, elle incombe au second du bord, mais il arrive aussi que le second ne sachant pas trancher, le capitaine engage un matelot trancheur plus payé que les autres, dont alors le second boitte les lignes.

De l'établi et des mains du trancheur, la morue tombe aux mains de l'« énocteur » L'« énoctage » consiste à

gratter avec une cuillère les taches de sang qui maculent la morue fraîchement ouverte. C'est le mousse qui remplit cet office. Après l'énoctage, elle est lavée, par le second novice ou, pour parler plus juste, par le moins fort, lequel la place aussitôt dans une espèce d'entonnoir communiquant avec une longue « dale » ou conduit, qui l'amène à fond de cale jusqu'aux pieds du saleur. Celui-ci l'empile en jetant sur chacune quelques poignées de sel. Il importe beaucoup que ces opérations soient exécutées avec soin, si l'on veut que la pêche se vende bien, si l'on veut qu'elle ait, suivant l'expression consacrée, l'apparence « loyale et marchande » exigée dans le commerce; et c'est pourquoi tout bon capitaine y veille de très près, au salage surtout.

Malgré l'ennui que comportent de pareilles descriptions, si je veux faire comprendre la vie que l'on mène sur le Grand Banc, il me faut ajouter quelques mots sur les opérations du boittage, de l'élongement et de la levée des lignes.

J'ai déjà dit que boitter signifie amorcer les hameçons. Chaque pêcheur a au moins cinq cents hameçons, répartis sur environ cinq cents brasses de ligne (soit plus de huit cents mètres), et attachés à la ligne même par « des empéques » ou ficelles d'environ 1m 20 de longueur. Quand tout va bien, quand les lignes sont revenues en bon état, ce travail prend de deux à trois heures : mais le plus souvent les lignes ont du

« brouillé », c'est-à-dire que, sur des longueurs tout à fait variables, elles sont en l'état de véritables fagots de ronces ou d'épines. Ligne principale, empéques et hameçons sont tordus et emmêlés de telle sorte qu'on ne voit plus du tout par quel bout prendre son ouvrage. Il faut alors détacher ses hameçons, suivre les mille replis des cordes les uns à travers les autres, et, une fois les cordes débrouillées, remplacer les empéques cassées, rattacher les hameçons, les boitter et « lover » les cordes avec précaution dans des paniers. Tout ce travail se fait à moitié plié en deux : il est facile d'imaginer qu'il n'a rien de récréatif; quand la séance se prolonge, on éprouve souvent le besoin de se redresser, et, pendant la première pêche, alors que souffle la bise ou que tombent les bruines glaciales, même la neige, plus d'un s'arrête pour souffler dans ses doigts engourdis ou — chose que les matelots savent mieux faire que gens de terre — se lancer vigoureusement les bras autour du corps, afin de s'échauffer les mains.

On élonge vers le soir. Les chaloupes s'en vont avec les paniers pleins de cordes boittées. Dès qu'elles sont à cinquante mètres du bord, le maître de pêche ou patron de la chaloupe jette une petite ancre, souvent une simple pierre, sur laquelle sont « frappées » (attachées) d'une part un « orin » ou pièce de ligne dépourvue d'hameçons, dont l'extrémité supérieure est attachée à une bouée grâce à laquelle on pourra, le

lendemain, prendre l'extrémité des lignes, et d'autre part le commencement de ces mêmes lignes qui doivent reposer sur le fond pour pêcher. Les lignes de tous les paniers s'attachent bout à bout; à mesure que chaque panier se vide, on relie la fin du contenu de l'un au commencement du contenu de l'autre. — Chacun des ensembles ainsi obtenus prend le nom de « tentis », tentis de tribord ou tentis de bâbord, selon le côté du navire d'où l'on est parti. Un tentis, au temps où j'étais pêcheur, atteignait de quatre mille à quatre mille cinq cents brasses (environ 7 kilomètres). Cinq bouées étaient distribuées sur sa longueur. La première prenait le nom de bouée du bord; les intermédiaires, des noms tirés de la forme du morceau de toile goudronnée qu'on attachait à l'extrémité supérieure du manche de la bouée : bouées de pavillon, de cornette, de gendarme, etc. Ainsi il peut arriver qu'une bouée se perde ou que le tentis se casse, pendant le tirage : on est quitte pour aller saisir une autre bouée. — Une brise maniable : voilà ce qu'on demande pour cette expédition. Trop de vent vous oblige à prendre des ris et rend le travail dangereux; par un calme plat, vous êtes tenus de remorquer la chaloupe à grands coups de rames, ce qui est long et pénible, surtout lorsque les courants, qui sont à peu près continuels et souvent très forts sur le Grand Banc, vous entraînent sous le vent du navire.

Par un temps calme, relever les lignes est une opération qui ne demande pas d'efforts excessifs. Mais

tirer pied par pied, d'une profondeur de soixante-dix à cent mètres la longueur de cordes que j'ai dite, dans une « marée de hale », c'est-à-dire quand il vente frais, et qu'au poids ordinaire des lignes s'ajoute le remorquage de la chaloupe contre le vent et contre la lame, c'est là un travail littéralement exténuant.

Imaginez sept ou huit hommes dans cette chaloupe. Le premier est couché sur l'avant, la tête et les bras en dehors; il ne peut guère tirer dans cette position; son rôle est plutôt de maintenir la ligne sur une poulie plantée là à côté de son corps dans la « lisse » ou bord supérieur de la chaloupe. En même temps il compte les morues, ou plutôt il annonce celles qui sont en vue en criant : *deus*, *meus*, *deo*, *meo*, *sancta*, *maria*, *blanc partout*, ce qui veut dire une, deux, trois, quatre, cinq, six, ça n'en finit plus. Toutes ces manières d'avertissement ont pour effet de faire préparer des gaffes ou crochets emmanchés, au moyen desquelles on peut prévenir la perte des pièces qui ne supporteraient pas d'être soulevées au-dessus de l'eau par l'hameçon seul, les plus belles justement.

Eh bien! cet homme, voyez-le sur l'avant de l'embarcation : presque tout le poids de son corps porte sur la poitrine. A chaque coup de tangage, ses bras plongent dans l'eau et la mer le fouette au visage. Il a beau rabattre son suroît, serrer le col et lier les manches de son cirage, il n'évitera pas de changer de vêtements lorsqu'il reviendra à bord. Derrière lui, six hommes sont debout sur le « banc de halage » qui

longe un des côtés de la chaloupe. Le bord de celle-ci leur atteint à peu près au genou. Dans les belles marées, les lignes, chargées d'hameçons et quelquefois de poissons, — morues, flétans, raies, « maraches » ou petits requins, — montent assez vite; les mains enveloppées de mitaines épaisses passent rapidement l'une devant l'autre, et l'homme qui, tout derrière, love les cordes et range les hameçons dans les mannes ou paniers à deux anses, est souvent obligé de crier : « Souffle », c'est-à-dire : ralentissez, si vous ne voulez pas que je mette vos cordes en broussailles.

Mais lorsque le temps est mauvais, c'est au tour du loveur de rire des haleurs: ceux-ci, arc-boutés contre les bancs transversaux de l'embarcation, se tiennent comme ils peuvent sur cette coque qui danse sur la crête des lames, tirent des deux mains à la fois et de toutes leurs forces. Surtout qu'ils aient soin de tenir bon, que la ligne ne vienne pas à glisser dans leurs mains, car les hameçons sont là qui vous frappent en fouet et vous peuvent déchirer vêtements, mains ou visage. J'ai vu ainsi une joue déchirée dans toute son épaisseur; il s'en était fallu de quelques millimètres que l'œil ne fût arraché ou crevé du même coup. — Vous vous tromperiez si vous pensiez que la victime d'un accident de ce genre soit dispensée de sa tâche. A ce compte-là, il n'y aurait plus un travailleur au bout de huit jours, Et, après tout, on ne voit pas pourquoi les hommes ne feraient pas ce que journellement ils font faire aux

animaux. Si un homme est plus qu'une brute, il doit pouvoir plus qu'elle. Marcher, travailler tout éclopé, c'est le sort de la majorité des êtres, et c'est peut-être aussi le meilleur moyen de ne pas trop sentir ses douleurs. — Mais quoi qu'il en soit, la levée des lignes qui dure quatre heures, en moyenne, peut en atteindre de huit à douze en ces jours de dur tirage. Un dans ma seconde année de pêche, la chaloupe dont j'étais, partie à deux heures et demie du matin, ne revint qu'à trois heures du soir, et l'autre chaloupe revint plus tard encore.

On a gagné le droit de déjeuner à la suite de pareilles corvées. Depuis le « boujaron » du lever, on a bien, sur la chaloupe, cassé une croûte et bu, à tour de rôle, à même le goulot d'une même bouteille, un litre d'eau-de-vie entre sept ou huit hommes. Mais tout cela est parti loin après une dure marée de hale. J'en ai vu — et j'ai été quelquefois de ceux-là — qui n'avaient même plus la force de remonter sur le navire. A peine accostés, ceux du bord vous ont bien fait passer la « goutte » ou un « pichet » de vin, vraiment bienfaisants alors, quoi qu'en puissent penser les ennemis de l'alcool, — car là, on ne connaît plus les bouillons, ni les consommés réconfortants : sans ce verre de vin ou d'eau-de-vie, jamais on n'aurait le courage d'embarquer le poisson, les lourds paniers de lignes, et tout l'armement de la chaloupe, ni soi-même surtout.

C'est justement, en effet, dans ces jours de mauvais

temps, quand la mer est démontée, que cette opération de sauter à bord peut prendre les proportions d'un vrai tour de force. Le navire est là devant vous, qui roule quelquefois au point que ses basses vergues vont toucher la mer ; à le voir puiser de l'eau par-dessus ses bords, on dirait qu'il veut vous cueillir en dessous, comme on ferait avec une cuillère. A ce moment passe une lame, qui soulève votre esquif et menace — cela s'est vu — de précipiter d'un seul coup sur le pont chaloupe et hommes qui sont dedans. Quelques secondes après, le navire est sur l'autre flanc, et au lieu du vide que vous aviez tout à l'heure sous les yeux, vous vous trouvez en face d'une muraille haute comme un premier étage. Et ces alternatives vont se répétant sans cesse. La chaloupe cogne sur le vaisseau, et menace de se démolir. Il faut donc se hâter. Cependant vous ne pouvez guère embarquer qu'un à la fois. Il faut que ceux du bord, le capitaine, qui doit payer de sa personne en ces jours-là, le second et le saleur reçoivent l'un après l'autre ceux qui se précipitent, ou qu'on précipite pieds ou tête devant, et qui pourraient s'assommer sur le pont; qu'ils empoignent vigoureusement ceux qui, manquant leur coup, s'accrochent à la lisse et restent suspendus le long du bord, où la chaloupe va les broyer. On expédie d'abord les trembleurs. Les plus braves ont du sang-froid pour eux, et ils saisissent le moment fugitif où chaloupe et navire vont se trouver dans le même plan, et où ils vont les lancer plus ou moins heureusement, et c'est ici le cas de dire,

comme un vrai paquet de linge, entre les bras de ceux du pont. Quand c'est la vie même qui est en danger, se cogner la tête ou se casser un membre devient acceptable. Il en est qu'on est obligé d'embarquer dans un panier, au moyen d'un « cartahu » ou cordage passant par une poulie suspendue aux agrès. Pendant que les uns hissent le panier, d'autres tirent sur une corde destinée à l'amener dans le navire ; mais c'est là un procédé extrême, et qui prend trop de temps en des moments où l'on n'en a guère ; il faut que l'on ait affaire à des hommes bien affolés pour qu'on en use. Quant à ceux qui n'ont pas peur, comme des cavaliers debout sur un cheval emporté, ils se tiennent un pied sur un banc et l'autre sur le bord de la chaloupe « paumoyant » une corde qui leur vient du navire. Un choc arrive, ils sont démontés de cette posture, ils retombent au fond de l'embarcation : l'important, c'est de ne pas tomber dehors, où l'on a toutes les chances de se faire écraser. Ils ont bientôt fait d'ailleurs de poser leurs mains sur la lisse du navire, juste à l'instant où la chaloupe dans sa montée rapide les pousse et les jette comme d'elle-même sur le pont où ils savent tomber sur les pieds. Il faut être doué d'une souplesse de singe ou de chat, mais la chose n'est pas rare parmi les matelots.

Après ces heures dangereuses, quelque agité que soit le navire et tourmentée la vie qu'on y mène, je ne vois pas de maison solide et bien close qui m'ait donné pareilles impressions d'aise et de sécurité.

Ce n'est qu'au retour d'un travail que l'on voulait quand même finir qu'on peut être conduit à cette voltige forcée. A mer également démontée, l'embarquement du navire dans la chaloupe est plus difficile que celui de la chaloupe dans le navire. Oh ! ces sauts dans la chaloupe, ils me donnent encore la chair de poule ! Imaginez que j'ai fait ma deuxième campagne, celle où j'embarquais, avec des bottes trop courtes. Quand il m'arrivait d'hésiter une demi-seconde au moment de m'élancer, et que, par suite de cette hésitation, je me trouvais tomber de trop haut dans la chaloupe descendue déjà loin, c'était comme si on m'avait fait rentrer les doigts de pied dans les pieds. Le plus souvent, je m'affaissais sur les genoux. La peur de cette souffrance me rendit extrêmement maladroit.

L'ensemble de notre première pêche fut assez peu fertile en incidents. Nous changeâmes plusieurs fois de mouillage, sans réussir à tomber sur de riches fonds de pêche. Le capitaine finit par se décider à quitter le sud du Grand Banc, où il avait d'abord cherché fortune, pour aller tout au nord. L'ancre fut jetée en un endroit où nous demeurâmes jusqu'à la fin, c'est-à-dire aux premiers jours de juin. La monotonie de notre existence n'eut d'égale que la persistance d'une brume épaisse et humide qui dura plus de trois semaines sans être coupée par une heure de temps clair. Ces trois semaines ont laissé comme un trou dans ma vie et elles me font l'effet d'avoir été à la fois très longues et

très courtes : longues, parce que je m'ennuyai beaucoup ; courtes, parce que je n'en ai gardé qu'un souvenir très vague. C'est comme si la brume s'était abattue aussi sur ma mémoire. Que peut-on bien se rappeler d'une période où chaque lendemain ressemble à la veille, et où le regard ne s'est guère étendu au delà de cinquante mètres ? La vue est un des sens qui enrichissent le plus l'expérience, et contribue beaucoup à déterminer notre notion du temps. — J'essayai de laver quelques vêtements, mais quand il fut question de les faire sécher, je ne réussis qu'à les voir se recouvrir d'une légère couche de mousse verdâtre. Il fallut, comme tout le monde, me résoudre à rester dans des habits mouillés. C'est particulièrement à cette humidité fréquente, et de si longue durée souvent, que les pêcheurs du Grand Banc sont redevables de l'usage à peu près exclusif de vêtements de laine. La laine mouillée vous tient encore chaud. — Par exemple, elle ne vous préserve pas de la crampe musculaire, compagne inséparable, pour l'homme, d'une vie trop aquatique. Ah ! ces maudites crampes, ce qu'elles devront excuser de jurons et de blasphèmes, de la part des gens du Banc ! C'est qu'il y a des moments où il devient impossible de plier une jambe pour mettre un bas, pour enfiler un pantalon ou une botte ! Alors ce sont des grimaces et des contorsions, très comiques parfois : dans ce métier, les plus belles occasions de rire se tirent du ridicule de ceux qui ne savent pas supporter la douleur.

Un matin cependant, cette monotonie fut rompue par un événement d'ordre assez fréquent dans le métier mais qui m'impressionna vivement, moi qui le voyais pour la première fois. — C'était un jour de marée « déhornie » (j'écris comme j'ai entendu prononcer), c'est-à-dire un de ces jours où les chaloupiers ne pouvaient aller lever des lignes par suite du mauvais temps. La nuit avait été assez dure. Il avait fallu se lever à plusieurs reprises pour filer de la chaîne, puis du câble [1]; on avait fait tout ce qu'on pouvait pour tenir tête à la mer et au temps. A l'aube du jour, la série des hommes de quart avait pris fin pour faire place selon l'ordre aux deux novices. Je veillais donc avec mon collègue; en réalité nous écorchions des raies pour le déjeuner. Le mousse, qui devait les faire cuire, s'occupait dans sa « mayence » (cuisine) à rallumer son feu que la mer avait éteint par deux fois; il jurait comme un petit païen ou comme un vieux matelot. Nous riions, ou plutôt mon compagnon riait de

1. On file de la chaîne à mesure que le vent augmente, afin que le navire soit moins exposé à « chasser » sur son ancre. La longueur de la chaîne et son poids, joint à celui de l'ancre, rendent un navire plus stable. Le câble, qui fait suite à la chaîne, et qu'on filait en dernier lieu (je parle au passé parce qu'il paraît qu'on n'emploie plus le câble), est une corde dont la grosseur est environ celle d'une cuisse d'homme, et dont la longueur était généralement de cent-vingt brasses. Son effet était d'amortir les secousses résultant du tangage, et par suite de diminuer les chances de la rupture de la chaîne, très grandes, on le conçoit, pour un vaisseau mouillé en pleine mer, lorsque la tempête fait rage.

sa mésaventure; car, pour moi, à aucune époque de ma vie, je n'ai bien compris le rire provoqué par des choses fâcheuses. Il faisait grand froid; je m'arrêtais souvent pour souffler dans mes doigts, et ma propre misère me faisait mieux sentir les inquiétudes du mousse. C'est que le déjeuner retardé prenait déjà la forme de giffles retentissantes pour le malheureux.

J'étais courbé vers le pont en train de nettoyer mes poissons dans les flots d'eau salée dont la mer nous inondait. Tout à coup, au milieu du bruit des lames et du vent sifflant à travers les agrès et malgré les oreillons rabattus de mon suroît, je perçus des cris singuliers. Subitement redressé, je regarde mon collègue : « C'est comme une poule qui chante », me dit-il bêtement. Il n'y avait aucune poule à bord et je ne m'arrêtai pas à sa réflexion. Je regardais du côté de l'avant d'où les cris m'avaient semblé venir, lorsqu'à la faveur d'un coup de tangage j'aperçus dans un « doris » — esquif léger comme une périssoire et dont les Américains se servent en guise de chaloupes pour faire la pêche — un homme seul sur cette mer tourmentée. Il arrivait déjà sous le « boute-dehors ». La peur de n'être pas entendu lui faisait pousser des cris désespérés. « Appelle vite les hommes », dis-je à l'autre novice pendant que je préparais tous les cordages qui me tombaient sous la main. Et j'eus raison de me hâter; le vent et la lame l'amenèrent en un clin d'œil vers le milieu du navire. J'eus la chance de lui bien jeter ma première amarre. Plusieurs hommes arrivaient près de moi au moment

où il se cramponnait dessus. Le malheureux était paralysé de froid et de peur. On l'aida à s'embarquer et on hissa son esquif après lui. Je crus que le pauvre homme allait m'embrasser tout en me disant beaucoup de paroles dont je ne compris aucune : « All right », que je n'aurais pu écrire alors, et qui constituait tout mon vocabulaire anglais, fut le seul mot que je trouvai à lui répondre. On eut bientôt fait de lui donner une grande tasse de thé fortement arrosée d'eau-de-vie, et des vêtements moins mouillés que les siens.

C'était un pêcheur américain. — Les Américains et les Français seuls ont le droit de pêche sur le Grand Banc. — Il était d'une goélette mouillée dans notre vent et hors de notre vue. La veille, dans la brume, il l'avait quittée pour pêcher à la ligne de main, selon la manière américaine; le vent et le courant l'avaient fait dériver au point de le mettre hors d'état de la retrouver. Quelle nuit il avait dû passer seul sur une pareille mer! Ce fut pour lui une véritable chance que de tomber sur nous aussi vite. Au nord du Banc, où les navires sont souvent rares, il aurait pu errer longtemps sans rencontrer personne. Chaque année d'ailleurs la profession paye le tribut d'un lourd contingent d'hommes perdus de la sorte. Lorsque la mer ne les engloutit pas assez tôt, ils n'échappent pas à la faim et à la soif. Notre Américain resta à bord jusqu'à à notre retour à Saint-Pierre.

L'heure du départ sonna d'ailleurs bientôt. Un beau

jour le mousse sortit de la soute à biscuit en annonçant qu'elle était vide. On vérifia son dire et comme il ne restait guère que des miettes avariées et moisies, on se mit immédiatement en devoir de lever l'ancre et de larguer les voiles. Quelle joie pour tous, mais pour moi surtout! Une étape de franchie sur deux! Il est vrai que la seconde est plus longue et plus dure que la première, mais on n'a pas moins parcouru un bon bout de chemin. Le temps lui-même s'éclaircit comme pour fêter notre départ : la mer prend une robe bleue. Pendant une dizaine de jours on va « refaire ses mains » toutes plus ou moins blessées. Et pour ma part je vais vivre en dehors de ce sanguin et de cette bave de morue dont je commence à avoir assez. Décidément j'aime la mer, si je n'aime pas la pêche.

Nous aurions dû être à Saint-Pierre en trois ou quatre jours. Comment notre capitaine fit-il son compte ? Au bout d'une semaine on n'avait pas même aperçu Terre-Neuve. Ce fut seulement le neuvième jour qu'on signala la terre, mais une terre qui n'avait nullement l'aspect de celle attendue. En même temps, un grand vapeur qui passait près de nous fut interrogé télégraphiquement et aussitôt qu'on eut compris ses signaux, on vira de bord et on prit une route presque opposée à celle qu'on suivait. Nous avions dû passer trop au sud de Terre-Neuve et de Saint-Pierre. La terre que nous voyions était sans doute quelque point de la côte de l'île du Cap Breton ou de la Nouvelle Écosse. Deux jours après nous étions à Saint-Pierre, où nous

avions la plus grande hâte d'arriver. Le biscuit nous faisait absolument défaut. Depuis plusieurs jours on ne vivait que de lard et de poisson salé, et on se soutenait surtout par le vin et l'eau-de-vie.

Comme la rade et toute l'ile me parurent changées ! L'île a perdu son éclatante blancheur et la rade est couverte de plus de cinq cents navires, au moins le double de ce qu'il y avait à notre arrivée en France. Les pêcheurs déchargent le produit de leur pêche. Des chalands le reçoivent et le transbordent sur les long-courriers qui sont venus apporter du sel et toutes les marchandises dont la colonie a besoin, et qui vont bientôt repartir avec des cargaisons de morue pour la France et les colonies. Ce sont les Antilles qui offrent le plus de débouché. — Que je les trouve beaux ces navires long-courriers, si propres et si coquets à côté de nous ! Nous sommes si négligés qu'on voit du premier coup d'œil que la navigation proprement dite n'est pas notre affaire : mais je devais faire encore une année de Banc, avant de les connaître. Je continue donc à m'occuper de poisson, tout en vivant de la poésie que m'apportent les seuls noms des pays lointains que les marins de ces navires auront le bonheur de visiter ! Maintenant encore, quelque intimement persuadé que je sois de l'identité de fond absolue du dernier des Cafres avec le plus raffiné des Parisiens, ainsi que de la vanité des efforts qui ont pour objet d'élargir la vie afin de la mieux comprendre, il m'est impossible d'entendre prononcer ou de lire des noms

comme ceux de Valparaiso, de Lima, d'Auckland ou de Yokohama, etc., sans sortir de moi-même et tomber dans des rêveries profondes.

IV

DEUXIÈME PÊCHE

Dans la seconde pêche, la boitte se compose de caplans, — petits poissons gros comme des goujons, — au lieu des harengs de la première pêche. J'eus le plaisir de faire partie d'une équipe envoyée dans la montagne pour y ramasser de la brousse ou branches de sapins destinées à être mêlées dans cette boitte et à lui communiquer, paraît-il, un certain parfum capable d'agir sur l'odorat ou le goût de la morue. Cette expédition fut pleine de sensations pour moi. J'étais si heureux d'être à terre que, pour m'en donner l'illusion plus complète, je me tapis dans un creux de rocher, de façon à ne plus apercevoir ni la mer, ni mes compagnons surtout. Pensez que cela m'était donné pour la première fois depuis mon départ de France ! Je m'étais hâté de faire mon fagot. J'eus une bonne demi-heure pour me coucher sur le dos et regarder le ciel, en songeant à d'autres cieux, surtout au ciel qui dominait les

têtes de ceux qui m'étaient chers. Je me rappelais la différence d'heures de mon pays et de celui-là. A un moment même je passai mon temps à tailler une branche pour la piquer en terre dans le prolongement plus ou moins approximatif de la corde qui devait sous-tendre l'arc terrestre qui partait du point où j'étais pour finir à la maison de mes parents. Que voulez-vous, je sentais que la terre est ronde; tous les marins, même les plus ignorants le sentent — bien qu'ils ne soient pas tous capables de le penser abstraitement, — puisqu'ils en font le tour. Bientôt le chef d'équipe donna le signal du départ : je partis comme les autres avec un ballot de brousse sur le dos. Il était lourd; mais, outre la gloriole de porter une aussi grosse charge que des hommes mûrs, la pente très raide de la montagne me permit de le faire rouler devant moi pendant la plus grande partie de la route.

La boitte est faite, et nous voici repartis. A peine sommes-nous parvenus sur le Banc que nous tombons sur un groupe de sept ou huit navires à l'ancre. Le capitaine juge que le fond doit être bon puisqu'il y en a tant qui s'y tiennent. On mouille donc, et on élonge les lignes. C'était un vrai fond de morues, en effet. Le lendemain matin, chaque chaloupe fut obligée de lever ses lignes en deux fois, et revint, à chaque tour, chargée à couler. Quatre mille morues sur le pont ! Du coup, je comprends l'utilité des grandes bottes ; malgré le beau temps, il faut encore revêtir son cirage : on en a partout

jusqu'au ventre. Il n'y a guère que l'extrême avant et l'extrême arrière du navire qui soient à peu près libres. — Après un déjeuner rapide, je monte dans le parc débordant de morue : je n'ai pas à me baisser pour la prendre, elle m'atteint la poitrine. Le moindre roulis m'emporte avec cette masse gluante. Le capitaine et le second sont à l'établi : je vais donc décoller pour entretenir deux trancheurs ; heureusement les deux n'en valent pas un bon, et je réussis à les suivre sans trop de peine en commençant ; mais vers la fin, on est obligé de me stimuler par quelques volées de coups de bâton. La séance dure un temps infini : entré dans mon parc vers dix heures du matin, il est près de onze heures du soir lorsque j'en sors pour souper. On ne s'est interrompu que pour une collation rapide, et pour absorber quantité de boujarons. Pour une première journée, me voilà bien sur les dents. Je n'ai plus la force de manger. Depuis le lever, cela fait à peu près vingt-deux heures ! Du reste, je vois des hommes faits qui ont l'air aussi exténués que moi, qui n'ai pas dix-sept ans.

Je gagne péniblement mon grabat, où je goûte un repos tourmenté. L'épouvante de ce travail et des coups qui m'attendent si je ne le domine me suit en dormant. Mes deux ou trois heures de repos ne sont qu'un affreux cauchemar. La réalité dépasse donc tout ce qu'on m'avait annoncé.

Il n'est pas trois heures du matin qu'il faut recommencer. Véritable paquet de douleurs, je me traîne derrière avec les autres afin de boire une gorgée d'eau

de feu qui est aussi une gorgée d'oubli. Un matelot me tire à part et me dit : « Il ne faut pas te laisser aller comme ça, mon grand garçon. Cela ne durera pas, et puis si cela durait, le navire serait bientôt chargé et la campagne finie. » Il m'est bien égal que le navire charge ou non ; mais je ne suis pas moins reconnaissant à celui qui vient de me témoigner quelque pitié. — J'aide à expédier les chaloupes, et je fais des vœux pour qu'elles ne rapportent plus tant de morues. Ensuite je descends dans la cale, où il faut remplir les mannes à boittes et, pour cela, me résoudre à plonger dans le sel mes mains brûlantes et tout écorchées par le travail de la veille. Que sera-ce donc dans quelques jours si cela continue? La douleur me fait verser des larmes. Mais j'entends le second qui crie contre ma nonchalance, et pris subitement d'un accès de courage désespéré, je remplis mon office avec rage et j'ai fini très vite.

Les chaloupes sont revenues moins chargées : trois mille morues seulement; mais c'est encore beaucoup trop pour moi. — On s'y prend mieux que la veille ; le travail s'expédie avec plus de rapidité. Cependant mes forces diminuent. Par moments je ne peux plus suffire à ma tâche. Je sens mes tempes se gonfler et mes oreilles bourdonner; mais derrière mon dos, on agite le bâton — un manche de piquois, gros comme le poignet — afin, comme on dit, « de me donner de l'huile de bras. » Un instant je me bute, n'en pouvant plus. Les coups me font demander grâce. On rit de

mes cris en les imitant. « Tiens, attrape, rosse, *feignant*. Je parie qu'il va appeler sa mère, l'imbécile. » — Je vois encore rouge rien qu'à vous raconter ces scènes.

Mais je ne devais pas espérer d'échapper à ma fonction. Marche ou crève est le mot qui se dit là, et qui se vérifie. Tout juste l'année précédente, non avec le même capitaine, mais sur le même navire, mon prédécesseur comme décolleur — un jeune homme de vingt ans — avait été encore roué de coups la veille de sa mort, et le matin même, comme il s'était déclaré incapable de se lever, le second du bord était venu dans le poste de l'équipage et lui avait asséné, dans son lit, plusieurs coups de bottes sur le ventre. « Frappez plus fort, suppliait le malheureux. Tuez-moi tout de suite, je ne demande plus autre chose. » — Enfin, on le laissa. Lorsque les chaloupes revinrent, il était mort.

Il faut reconnaître qu'il y a pourtant une excuse à ces brutalités. Dans un milieu où chacun a déjà plus qu'il ne peut porter de souffrances physiques, il ne reste guère de place pour le sentiment. A quoi aboutirait-on avec du sentiment? La règle inéluctable, le seul principe qui résiste là est que chacun doit faire ce qu'il s'est engagé à faire. — Aussi c'est là qu'on les voit, les vrais bons, non les bons après bien dîner, mais les bons par pure volonté. Prendre sur la faim et la soif, sur ses blessures, sur tout un corps qui tressaille de douleurs, pour venir volontairement en aide à celui qui vous semble supporter plus difficilement que vous-même son fardeau de souffrances : voilà de l'héroïsme.

Ils sont rares, dans la marine comme ailleurs, ceux qui le font. J'ai pourtant vu des matelots qui m'ont produit l'effet de pères et dont je me suis toujours approché avec des sentiments de petit enfant. Mais ce ne fut guère dans ma première année de navigation. Je ne sais vraiment où notre capitaine, qui était pourtant un assez brave homme, avait décroché ce ramassis de forbans. Même à distance, je n'en vois guère que deux qui trouveraient grâce devant mon jugement.

Pendant près d'une semaine, la pêche donna assez; les journées me parurent longues et lourdes. Je n'en ai cependant gardé qu'un souvenir vague. Je vécus comme anesthésié par la douleur et par l'alcool. En temps de pêche normale on boit en moyenne, chaque jour, un litre de cidre, un demi-litre de vin et un quart de litre d'eau-de-vie : pour le vin et l'eau-de-vie tout au moins on augmente les rations dans la proportion de l'ouvrage. La limite est dans la capacité de chacun; il faut arriver à ne plus sentir son mal, tout en gardant la faculté d'accomplir sa tâche. Ce point d'inconscience, je l'atteignais quant à moi vers le milieu du jour, après le déjeuner. Car le matin, pendant l'absence des chaloupes, j'obtenais du saleur, cambusier du bord, selon la coutume, qui était mon compatriote et quelque peu mon ami, j'obtenais d'échanger mon eau-de-vie contre du vin. Il me donnait plus d'un demi-litre de vin pour une quinzaine de centilitres d'eau-de-vie, qui me revenaient avant le déjeuner. Vous dire avec quel bonheur,

enfiévré comme je l'étais, je sentais descendre ce liquide dans la fournaise de mon estomac, serait difficile. Ceux-là seulement peuvent le comprendre qui ont expérimenté la fièvre et la soif alors qu'ils n'avaient pas d'eau potable à leur disposition, — ce qui était le cas le plus fréquent pendant les chaleurs de la seconde pêche. Nous n'avions pas de ces caisses en fer dont les longs-courriers sont munis, et grâce auxquelles ils peuvent toujours conserver fraîche leur eau douce; nous n'avions que des pièces en bois dans lesquelles la nôtre se putréfiait très vite aux approches de la chaleur.

Pour moi comme pour tous, le moment le plus pénible était celui du lever. Échauffé par le travail ou par les boissons, on se traîne encore. Mais reprendre son chemin de croix après un court sommeil, pendant lequel vous n'avez guère eu le temps que de vous dégriser et tout au plus de rafraîchir votre capacité de souffrir : cela est horrible. A ce moment-là, j'ai vu de vieux matelots pleurer de misère. De leurs mains toutes déchirées, toutes pantelantes, ils ne pouvaient même pas arriver à se boutonner. Leur premier fait, arrivant sur le pont, était de les plonger dans l'eau pour en calmer la fièvre. Malheur à ceux qui s'embarquent là dedans, et dont le sang n'est pas pur! La moindre écorchure, la moindre piqûre devient une plaie qui s'élargit sans cesse et s'approfondit jusqu'aux os. Et comme on se pique tous les jours, les mains finissent par passer tout au vif comme des entrailles fraîchement arrachées. Il arrive que le capitaine mette du vin sucré

dans un vase et force les plus malades à s'y tenir les mains. — Il faut se lever quand même. Si on veut en sortir, le moyen n'est pas de s'écouter souffrir. Dame ! les malédictions ne manquent pas. Quelquefois la note gaie reprend le dessus. « Dis donc, un tel, fait un loustic à celui qui geint le plus fort, sais-tu ce qui est excellent pour tes mains, eh bien ! c'est de l'onguent de couverture. — J'ai bien la couverture, reprend l'autre, mais je n'ai pas l'ordonnance. » — Puis un autre : « Quel est donc l'animal, l'infernal monstre qui inventé ce joli métier ? — C'est une nonne. — Une jeune ? — Non, une vieille ! Et un troisième affirme que ce dut être un curé qui voulait faire aller les hommes au ciel sans confession. etc. » Je suis obligé d'en passer et de plus raides... Après un nombre suffisant de jurons, on arrive à se mettre sur pied et on reprend une besogne qui ressemble de tout point à celle de la veille, et qu'on ne sait que trop par cœur.

Au bout d'une dizaine de jours, ce fut tout à fait fini avec les pêches fructueuses. On retomba dans les journées de deux cents morues, et sans cette abondance des premiers jours, nous n'aurions rapporté qu'un cargaison ridicule en fin de compte. Le produit de la seconde pêche doit pourtant être beaucoup plus riche que celui de la première, si on veut que la campagne soit rémunératrice. Ce ne fut pas précisément notre cas. En trois mois de seconde pêche, nous atteignîmes, si j'ai bonne mémoire, le chiffre de 28.000 morues,

tandis que la première pêche en avait rapporté 14.000 en cinquante jours environ. De pareilles campagnes pour un navire de deux à trois cents tonneaux payent à peu près les frais d'armement : ce qui signifie qu'au retour les hommes — qui naviguent tous à la part — peuvent s'attendre à ne pas toucher grand'chose. Des avances reçues lors du départ — et qui s'élevaient à quatre cents francs pour les matelots, à deux cents pour les novices, et à cent pour le mousse — les familles n'ont touché que le surplus des frais d'équipement. Pour plus d'une, ce surplus n'a guère suffi qu'à payer les dettes de l'hiver précédent. Rentrer les mains vides, dans la morte saison du travail, près d'une femme et de petits qui ne sont pas moins impatients du pain que votre retour représente pour eux que de vos caresses d'époux ou de père, cela n'est pas gai, n'est-ce pas ? Et cela vous explique aussi beaucoup de ces duretés de la vie du Banc dont le simple récit vient peut-être de vous faire crier les nerfs. On n'est pas venu là pour s'apitoyer les uns sur les autres. Coûte que coûte, il faut profiter des jours où la morue donne, charger le navire si possible, afin de rapporter trois ou quatre cents francs aux siens; sinon la joie du retour sera singulièrement affaiblie par la perspective d'un hiver sans pain : ce sera misère sur misère.

Avant de quitter ce Grand Banc, lieu de souffrances intenses, mais dont il m'est quand même doux de me

souvenir, je voudrais vous dire encore quelques mots des impressions que j'y ai éprouvées la nuit, lorsque je faisais le quart ou lorsque je couchais dans la chaloupe.

Coucher dans la chaloupe, cela n'est pas ordinaire, et n'arrive guère qu'en seconde pêche, quand on est tombé sur un fond d'abondants coquillages, dont la morue se nourrit volontiers, mais qui volontiers, eux aussi, se nourrissent de la morue prise aux hameçons. En ce cas, si les lignes restent plus de trois ou quatre heures sur le fond, on est à peu près certain de ne ramener que des squelettes : n'ont échappé à l'action de ces myriades de suceurs que les morues qui ont eu la bonne idée de se prendre à la dernière minute, les moins nombreuses justement. Pour obvier à cet inconvénient, on élonge tardivement et quand on est au bout du tentis, au lieu de revenir à bord comme d'ordinaire, on met à l'ancre et on se couche habillé dans la voilure de la chaloupe. En fait de précautions, on a pris soin d'allumer une lanterne de fer blanc, rouillée, on le pense bien, comme tout fer exposé aux effluves de la mer, et à vitres de corne à peine translucides. Espérons que les navires qui sillonnent le Banc apercevront ce triste ver luisant et daigneront dévier de quelques mètres, afin de ne pas couler la malheureuse coquille. Espérons aussi que le baromètre n'aura pas trompé le capitaine et que l'expédition des embarcations reposait sur une certitude de beau temps bien fondée. Vraiment il ne serait pas gai d'être pris par un coup de vent en pleine nuit

et pleine mer, à sept ou huit kilomètres du bord. — Toute brise un peu fraîche amène des grognements de la part de plus d'un. Le froid aussi en amène: après deux heures de sommeil dans ces conditions on a les membres raides, croyez-le, même lorsqu'il fait très beau; à plus forte raison lorsqu'il pleut ou que le temps est simplement froid. — Mais j'aimais, quant à moi, cette vie-là. Je l'ai menée une vingtaine de nuits consécutives, pendant ma seconde année de pêche. Contrairement aux recommandations de tous les vieux qui disaient que la lumière de la lune et des étoiles est très mauvaise pour les yeux quand on couche dehors, et qui prenaient soin de remonter les voiles par-dessus leur tête, je ne me suis jamais endormi sans rêver longtemps les yeux grands ouverts devant cette voûte céleste, étoilée ou sombre, que les secousses rapides de la chaloupe faisaient paraître d'une extrême mobilité. Et puis, il était si agréable de rentrer tôt à bord, de finir tôt son travail et, par suite, de pouvoir s'oublier à lire quelques heures pendant l'après-midi! A mon avis, on ne perdait pas à payer ce plaisir de quelques risques, et, en outre, tout danger, quel qu'il soit, lorsqu'il me laisse le loisir de le poétiser à ma façon, me plaît.

Quant aux quarts de nuit à bord du navire, j'ai déjà raconté que les hommes s'y succèdent de deux heures en deux heures. Le tour revenait toutes les trois nuits. Tantôt on a le quart du soir, tantôt celui du matin, et

tantôt un intermédiaire. Je n'ai guère besoin d'expliquer que ce sont les quarts extrêmes qui valent le mieux. Pour ne parler que de conditions normales, ce sont de dures nuits, par exemple, que celles qui, partant de neuf heures du soir pour finir à trois heures du matin, sont interrompues par les quarts de dix heures à minuit, ou de minuit à deux heures. Celui qui vous appelle a souvent fort à faire pour vous amener à prendre pied. Enfin, quand on y est, si la rêverie dit quelque chose, on peut s'en payer. — Seul dans la nuit claire ou noire, quand toutefois je ne me sentais pas envahir par le sommeil, j'en ai forgé des images.... j'allais dire plus de tristes que de gaies, mais au fond je ne sais trop. D'abord il s'agit ici surtout de ma seconde année de pêche, où je fus bien moins malheureux ; — la première campagne, comme j'étais novice, je ne faisais le quart qu'accidentellement et pour remplacer des hommes malades. — Et puis la tristesse, comme la joie d'ailleurs, est chose bien relative. La vraie tristesse est le sentiment qui résulte de la contrainte de l'esprit ou de la liberté qui fait notre fond. La matière sur laquelle notre esprit joue importe peu, pourvu qu'il joue ; car il faut qu'il joue ; mais comme il ne le peut guère qu'avec les objets de son expérience journalière, on a le droit d'affirmer, pensons-nous, que même pour les gens profondément malheureux, la simple tristesse d'imagination est un bonheur. Toute âme agissante est heureuse : un triste qui rêve n'est donc plus triste, puisque son esprit se donne carrière.

Que de fois donc — quand j'avais enfin réussi à chasser le lourd sommeil, ou si vous aimez mieux, quand au moyen d'ablutions avec de l'eau de mer fraîchement tirée, j'avais ramené mes paupières au volume qui me permettait de tenir sans effort mes yeux bien ouverts, — que de fois je me suis perdu, si j'ose dire, dans l'âme des choses qui m'entouraient au point de m'oublier et de demeurer stupéfait lorsque me revenait tout à coup le sentiment de mon moi ! Ce navire, je le regardais comme un être vivant, ou bien j'en faisais comme un prolongement de mon propre corps. J'étais religieux alors, ou, pour mieux dire, je l'étais en un sens beaucoup plus spécial que maintenant, et, dans l'obscurité pleine de silence, les croix superposées de la mâture, les grincements qui en partaient à chaque houle, me paraissaient comme l'élan et le cri douloureux de la matière vers Dieu, et symbolisaient à merveille mes aspirations vers l'infini. Quelquefois, accoudé sur la lisse, je regardais la surface de la mer, je m'interrogeais sur les causes et les fins de la vie qui grouillait là-dessous, et, bien entendu, je ne trouvais pas de réponse. J'enviais presque ces êtres de n'avoir d'autre conscience que celle du moment. D'autres fois, je m'amusais à compter les nombreuses baleines qui venaient respirer à la surface et qui, de plusieurs kilomètres, faisaient entendre leur gros souffle à travers le silence des nuits calmes. Il y avait des nuits où ce bruit ne discontinuait pas. Bref, ces quarts tranquilles

représentaient comme autant d'éclatantes revanches de mon imagination contre le dur labeur qui l'avait comprimée dans le jour. Il m'est arrivé plus d'une fois d'oublier les heures et de faire une portion de la veille de mon successeur, qui ne s'en plaignait pas.

Ainsi allaient les choses quand il faisait beau et que je n'étais pas fatigué outre mesure. Dans ce dernier cas, véritable somnambule, je me traînais sans trêve pendant mes deux heures, certain que si je m'asseyais une minute, j'allais m'endormir et peut-être me laisser surprendre par le capitaine ou le second qui auraient eu grandement raison alors de m'administrer une verte correction. Car ces veilles, elles sont loin d'être superflues à bord d'un navire mouillé en plein Océan, et sur le passage même de la plupart des transatlantiques anglais, suédois, norvégiens, allemands, français et américains, sans compter les navires à voiles plus nombreux encore, qui passent aussi sur le Grand Banc. Aussi les abordages sont-ils nombreux chaque année dans ces parages[1]. Il y a un danger extrême à s'endormir même

1. Il ne se passe guère d'années, en effet, où l'on n'ait à enregistrer quelques pertes de bateaux de pêche coulés de cette façon. Les règlements internationaux ordonnent bien de ne marcher sous la brume qu'avec des vitesses données (huit ou dix nœuds, si je ne me trompe) ; mais allez les faire observer à des commandants de paquebots construits pour filer de quinze à vingt nœuds, commandants qui reçoivent des primes quand ils arrivent au terme de leur voyage avant le jour marqué, et des amendes lorsqu'ils sont en retard. — Il y aura des abordages sur le Banc tant qu'on n'aura pas prescrit aux navires de marche un itinéraire qui les éloigne des lieux de pêche.

par un temps clair. Quand on voit les feux d'un navire en marche, le premier devoir est de s'assurer du bon fonctionnement du fanal placé en tête du mât de misaine dans tout navire à l'ancre, et si celui qui marche n'a pas l'air de vous apercevoir, alors qu'il vient sur vous, on doit se tenir près de la cloche du bord et sonner de toutes ses forces aussitôt qu'il vous semble qu'il est suffisamment rapproché. La cloche quand on est à l'ancre et le sifflet ou la corne quand on est en marche : tel est le règlement. Quelquefois ces maudits vapeurs m'ont mis dans des transes abominables : il y a longtemps qu'ils vous ont aperçu, mais ils ne daignent changer leur route qu'à la dernière minute, pendant que vous vous morfondez entre la peur du ridicule d'éveiller tout le monde de votre bord avant le danger réel, et celle de laisser couper votre navire en deux.

Cependant les abordages par temps clair sont tout à fait rares. Mais dans les brumes dont j'ai parlé, il faut ouvrir, non les yeux, qui ne peuvent servir, mais les oreilles, afin de percevoir le bruit des cornes des bateaux voiliers, et des sirènes des vapeurs. Alors il ne faut plus quitter les environs de la cloche, et la consigne est de sonner sans hésiter dès qu'on a entendu quelque chose. Une fois, dans ma première campagne, par une nuit de brume de moyenne épaisseur, nous fûmes ainsi réveillés par la cloche et les cris de l'homme de quart : un vapeur monstre, auprès duquel — était-ce l'effet de la nuit? — il nous sembla que

notre navire aurait pu jouer le rôle de chaloupe, passa à quelques mètres de nous. Il aurait pu nous couper sans nous voir tant il était haut. — A la responsabilité que suppose la fréquence de ces abordages, si j'ajoute que les chaloupes demandent souvent une grande surveillance et que souvent aussi, il faut filer de la chaîne ou du câble, vous comprendrez que le quart ne soit pas toujours une occasion de rêveries.

J'ai dit maintenant les principales péripéties de la vie du Banc. Pour revenir à mon récit, notre pêche resta jusqu'au bout au-dessous du médiocre. Le capitaine voulait faire durer la saison d'autant plus longtemps qu'il devait retourner à Saint-Pierre prendre les derniers passagers de notre armateur, c'est-à-dire que nous ne devions pas faire voile pour la France avant les premiers jours de novembre. Spéculation qui réussit rarement. Les chances de bonne pêche diminuent à mesure que la boitte vieillit, et septembre vous ménage de brutales surprises, particulièrement aux approches de l'équinoxe. Ce fut ce qui nous arriva.

Vers le 15 de ce mois, en effet, nous fûmes assaillis par une tempête plus forte qu'aucune de celles que j'avais vues jusqu'alors. Elle dura deux jours. Ce fut un vrai coup de balai sur le Banc : aucun navire ne réussit à tenir l'ancre, et plusieurs furent perdus. Dès les premières heures de la tourmente, nos chaloupes

coulèrent ; et ce fut ainsi, entre deux eaux, qu'elles supportèrent tout l'ouragan. Le soir du premier jour, j'avais longuement contemplé le spectacle grandiose d'une mer vraiment en furie, et je m'en étais comme grisé. Les tempêtes, et toutes les choses énormes d'ailleurs, n'ont jamais manqué de me mettre hors de moi. Mon enthousiasme fit croire à plus d'un matelot que le cambusier m'avait gratifié de quelque ration supplémentaire. Il n'en était rien pourtant. Mais je bavardai comme une pie, aussi longtemps qu'on voulut m'écouter ; et je me permis même, — moi qui n'ouvrais généralement la bouche que pour répondre aux questions qui m'étaient posées —, de « blaguer » les vieux qui avaient peur. J'obtins un certain succès. Vers minuit, je dormais profondément quand je fus violemment arraché de l'espèce de niche à chien qui me servait de lit. Il paraît que tout le monde était sur le pont depuis une heure. Un navire « banquais », qui avait brisé ses chaînes, venait droit sur nous, et pendant un quart d'heure on s'était tenu hache en mains, prêt à couper le câble pour fuir devant lui. Il avait fini par apercevoir notre fanal et accomplir les manœuvres nécessaires pour nous éviter, et ceux qui n'étaient pas de quart étaient venus se recoucher. Ce fut alors qu'un matelot s'aperçut qu'un novice s'était permis de ne pas entendre l'appel et de dormir, pendant que tout le monde avait failli travailler. C'était le monde renversé. « Ah ! je vais t'apprendre, me dit-il, en m'expédiant sur le pont, sans me laisser

une minute pour prendre bottes ni cirage, je vais t'apprendre à faire le beau parleur!... Ça fait des discours, et puis ça dort quand ceux qui valent mieux que lui sont sur le pont! Est-ce que le moule de ta culotte est plus précieux que le mien par hasard? Eh bien! va le rafraîchir à ton tour! » Sur l'heure, je trouvai l'aventure mauvaise, mais depuis j'ai su gré à celui qui m'a si bien fait sentir que les discours ne mènent à rien.

Au matin de cette même nuit, le câble, qui était filé jusqu'à la dernière extrémité, se rompit, et, bien entendu, fut perdu avec toute la chaîne qui était dehors, ainsi que l'ancre. C'était une perte de plusieurs milliers de francs, dont l'équipage devait subir le cinquième, plus sûrement que récolter le cinquième de bénéfices, problématiques déjà avant cette perte. En plus, les lignes étaient dehors, qui représentaient elles aussi une valeur de trois ou quatre mille francs. On mit donc le navire en panne pour ne pas s'en éloigner trop. Le vent se calma dans la soirée, et dès qu'on put porter quelque toile, on refit la route opposée à la dérive effectuée pendant la tempête. Le lendemain, on fut assez heureux pour apercevoir les bouées. Les tentis furent tirés avec une seule chaloupe; l'une des deux avait tellement souffert pendant le coup de vent qu'on ne jugea pas qu'elle valût la peine d'être relevée. Grâce à l'entrain puisé par tous dans le sentiment que cette campagne de malédiction était enfin finie, le soleil était encore haut lorsque le cap fut mis sur Saint-Pierre. La situation

était bien acceptée, tout le monde avait fait son deuil des bénéfices; tout le monde était donc content : mais je doute fort que les soupirs de satisfaction de tous, réunis, aient pu égaler le mien.

V

RETOUR

On resta plus d'un mois sur la rade de l'île; c'est dire qu'on eut du temps pour décharger une maigre pêche et la remplacer par des tas de caisses de marchandises et d'objets divers que nous devions rapporter en France. Plusieurs fois nous allâmes travailler à « l'habitation » de notre armateur. Mais cette terre ne me disait plus rien au moment de repartir pour la vraie, pour celle que j'avais désespéré de revoir. J'eus cependant l'occasion d'y voir à l'œuvre des jeunes gens plus malheureux que je ne l'avais été ; je veux parler des « graviers », enfants de douze à dix-huit ans qui font sécher la morue sur de vastes champs de galets appelés « graves ». Je ne sais au juste dans quels coins du Finistère et du Morbihan on raccole ces pauvres travailleurs, au prix dérisoire de cinquante à cent francs pour toute une campagne. Du lever jusqu'au coucher du soleil, ils marchent ou plutôt ils courent sous la surveillance et au son des appels stridents du sifflet du

chef de grave. Celui-ci n'était pas mis là pour sa tendresse de cœur. C'était généralement un homme bien musclé, solide, et il le fallait : plus d'un, dans les temps passés, avait eu à subir les assauts des graviers révoltés, et ne s'en était tiré qu'au prix de membres brisés, sinon au prix de la vie même. Vous pouvez croire cependant qu'il y a eu infiniment plus de graviers tués par leurs chefs que de chefs par leurs graviers. Là, comme ailleurs, les vengeances terribles, celles qui comportent mort d'hommes, lorsqu'elles sont exercées par les inférieurs sur les supérieurs, sont le signe et la répercussion d'injustices et de mauvais traitements excessifs, l'efflorescence de haines longuement provoquées d'une part et longuement contenues d'autre part. Mais tout cela était en voie de changement : les mœurs allaient s'adoucissant. Il devenait déjà fort difficile de tuer un homme, fût-ce un gravier de douze ans, dans une colonie de quelques kilomètres carrés, où les autorités et le gouverneur ne pouvaient ignorer les événements de quelque importance. Je crois bien que les douleurs de leurs anciens ont enfin acheté des traitements à peu près humains aux graviers d'aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, leur sort, en 1876, me fit du bien par comparaison avec le mien ; car le mien avait au moins pour explication, sinon pour excuse, la vie en mer avec ses dures nécessités. Je vois encore les cabanons ignobles et remplis de vermine où ils couchaient ; les baquets autour desquels ils s'agenouillaient ou s'asseyaient, par terre, en rond, pour manger les

soupes et les mets grossiers qui ne varient jamais. Bref, une impression de chenil, ou plus précisément de porcherie mal tenue, voilà ce que j'ai rapporté de ma petite excursion à travers ces taudis. Cela vous avait je ne sais quel air d'esclavage qui révoltait en pays tout français, tout habité par des Français. Je n'ai pas eu d'aussi profonds dégoûts dans les pays à moitié sauvages et devant des cases de travailleurs pour lesquels l'esclavage n'était encore supprimé qu'en droit. L'esclavage et les mœurs barbares s'acceptent au moins comme des nécessités de fait, transitoires, temporaires, là où l'on sent que l'homme n'est pas encore capable de civilisation, n'est pas mûr pour la liberté.

Juste le jour de la Toussaint, les marchandises furent achevées d'embarquer. Il tomba beaucoup de neige ce jour-là. La température du départ se trouva ainsi tout d'un coup semblable à celle de l'arrivée.

Le lendemain les passagers furent amenés à bord ; ils étaient une centaine : il y avait quelques artisans et quelques petits pêcheurs de l'île, mais surtout des graviers. J'aurais bien à parler de la façon dont on empile toute cette chair humaine à bord de navires non construits pour un service de passagers ; qu'il me suffise de dire que, sur une surface à peine suffisante pour coucher cette centaine d'hommes, on avait laissé entre les marchandises et le pont une hauteur d'un mètre cinquante environ. Les malles et caisses de ces passagers prirent une bonne moitié de l'espace libre. Par-dessus

on mit encore les paillasses et couvertures de ceux qui en avaient, si bien qu'en définitive il ne resta aux hommes que la hauteur nécessaire pour se tenir couchés, et qu'ils n'avaient plus d'autre moyen de gagner leurs gîtes que de s'y traîner, à partir du petit panneau, en rampant sur le ventre. Mais pour excuser les armateurs, il faut ajouter que le prix du retour de Saint-Pierre en France dans ces conditions était généralement d'une quarantaine de francs.

Tout est à bord, marchandise morte et marchandise vivante; mais voici une brume intense et un « calme blanc ». Inutile de partir, puisque le navire ne saurait faire un mètre de route. Cependant on décide de lever les ancres et de se déhaler jusqu'à l'une des deux entrées de la rade. Dans l'après-midi, le baromètre baisse subitement; un coup de vent d'Est, c'est-à-dire tout à fait contraire pour nous, est annoncé. On mouille trois ancres et on en prépare une quatrième, car il importe absolument de ne pas chasser, quand on n'est qu'à quelques mètres des rochers.

La tempête s'élève à la chute du jour et dure toute la nuit. Je fais le quart de deux à quatre heures du matin : sur rade il n'y a que le capitaine et le mousse qui en soient exemptés. La consigne était de prévenir si le vent fraîchissait, et si le navire paraissait se rapprocher de la côte, qui se dressait là tout près, à une trentaine de mètres. Ce que j'ai eu d'inquiétude pendant ces deux heures! et comme je me suis fatigué les

yeux à estimer la distance de cette côte toute à pic et haute de plus de quatre-vingts mètres, sur laquelle nous pouvions être jetés, et à prendre des points de repère pour reconnaître si nous « chassions » ou non! Et je pensais qu'il était bien imprudent de me commettre à une veille pareille, moi, tout jeune et dans les sens duquel la vie des choses qui se passaient ou pouvaient se passer n'avait pas suffisamment pénétré. Chef d'orchestre à sa manière, un vieux loup de mer sent la moindre fausse note, la plus petite discordance dans un tel concert d'éléments déchaînés, alors que l'intelligence du jeune homme qui n'a pas l'expérience des choses en est réduite à fonctionner sur des données purement imaginatives. Je veux perdre mon nom si je ne suis pas allé cinquante fois voir l'heure dans « l'habitacle », tant j'avais hâte d'avoir fini. J'aimais mieux que le navire se mît à la côte sous la surveillance d'un autre que sous la mienne. Mais je m'exagérais sans doute le danger, et puis nous étions abrités par l'Ile aux Chiens qui ferme la rade : le navire tint bon. Au jour, le vent s'était adouci et avait tourné au Sud. Avant midi, les ancres furent levées, et : adieu Saint-Pierre !

A partir de ce moment, la joie m'a changé; mes compagnons ne me reconnaissent pas et moi-même je me sens tout différent. Dans quinze jours nous serons à Granville, peut-être avant! Si je suis dégoûté de la

pêche, je ne le suis pas de la navigation. Et je rêve toujours de long-cours, et je pense que je m'y engagerai l'année suivante, que je deviendrai capitaine et qu'un jour j'aurai sous les pieds un navire où je serai « maître après Dieu », selon l'expression consacrée.

Les hommes sont plus doux au retour; j'en profite pour me faire expliquer des tas de choses sur la manœuvre. J'apprends à travailler le « filin » (le cordage), à faire des épissures, des tresses et des nœuds de toutes sortes. J'apprends aussi à gouverner le navire et je suis très fier de faire la barre, puis le bossoir, à tour de rôle, comme messieurs les matelots. Un jour je me distingue par mon agilité dans la mâture, et je pleure presque de joie en entendant dire par le bosseman : « Quel matelot ce sera! » Savoir reconnaître les mérites des gens est un puissant moyen de se faire pardonner ses torts. Ce bosseman était une vraie brute, et c'était peut-être de son fait que j'avais eu le plus à souffrir; c'était lui, entre autres, qui m'avait placé sur le siège aérien dont j'ai parlé au début, mais il était bon marin, et par ce mot il me fit tout oublier. Bref, je me dilate, et je ne suis plus du tout le pauvre être triste et renfrogné que je m'étais montré presque toujours.

Cependant le navire va bon train. Il est rare que sa vitesse tombe au-dessous d'une dizaine de nœuds. C'est la saison des vents de « noroît ». Derrière nous, par la hanche de bâbord, l'horizon se charge sans cesse de gros cumulus que les matelots appellent des « balles

de coton ». « Encore un qui nous apporte du bon vent », disent-ils; et, quand le grain fond sur nous : « Vente donc, vieux bon Dieu, décorne les bœufs, plus fort, plus fort encore; nous sommes prêts à te recevoir; vent arrière fait la mer belle. » On est prêt, en effet, les haubans et les galhaubans du mât de misaine, — celui qui travaille le plus par le vent arrière —, ont été ridés au départ; on a préparé des « pataras », espèce de galhaubans supplémentaires et mobiles, dont on se sert pour soutenir temporairement les parties de la mâture qui ont le plus à souffrir quand on force de toile. Et puis on manœuvre avec un cœur et un entrain parfaits. Les passagers, qui étouffent dans la cale, sont toujours sur le pont et tirent sur les manœuvres avec les matelots. Tout s'accomplit magiquement. La gaieté est proportionnée à la vitesse du navire. Pour moi, dès que j'ai une minute, je ne me lasse pas d'aller me coucher à plat ventre sur le gaillard, la tête en dehors, à côté du beaupré. Je ne peux me rassasier de contempler cet énorme bourrelet d'eau et d'écume que fend l'étrave et que refoulent les joues du bateau. On dirait une monstrueuse charrue à double versoir, entraînée par une force immense, qui ouvre son sillon à travers la plaine sans fin. « O ma vieille Élisabeth ! je te demande pardon de t'avoir maudite. La leçon est finie, n'est-ce pas ? Je vois bien que tu te hâtes pour me ramener au port. Ta vieille carcasse m'aura tout de même été une école virilisante. Et je te bénis maintenant ! » — Appelez cela, si vous voulez, des hallucinations ou de

la folie; tels étaient bien les monologues que je lui débitais, et il m'arrivait d'embrasser le vieux navire qui filait si bien.

C'est sur ce gaillard que j'ai pensé pour la première fois que la douleur et la mort ne peuvent faire trembler que ceux qui n'ont pas lié avec elles une assez intime connaissance. La douleur : j'y étais entré jusqu'au point où elle se transforme en insensibilité; je savais désormais qu'il y a une capacité de souffrance déterminée pour chacun, une capacité au delà de laquelle il n'y a plus rien. La mort! Plein de santé et d'aspirations, je l'avais regardée bien en face, je m'y étais attendu souvent; j'en avais par suite épuisé toutes les craintes. — La vie pouvait me réserver ce qu'elle voudrait désormais; j'étais au-dessus de ses déceptions. Je n'aurais jamais eu peur de rien, si j'avais toujours su garder ces idées présentes.

Mais les épreuves n'étaient pas aussi finies que nous le pensions tous. Le retour aurait été trop heureux pour cette campagne de malechance, si le vent s'était maintenu; nous ne devions pas rentrer de sitôt dans le port. En huit jours, nous avions été poussés jusque sur les Sondes, un banc de l'Atlantique situé vers la longitude des Açores, c'est-à-dire que nous n'étions plus qu'à une centaine de lieues des côtes de France. Là nous restâmes une vingtaine de jours, entre des alternatives de calmes et de forts vents de bout. Plus qu'à

tout autre navire, les vents de bout étaient funestes au nôtre. L'Élisabeth était bonne marcheuse, mais très mauvaise louvoyeuse ; c'était un navire plat qui perdait en dérive la route qu'il semblait gagner, à en juger la direction, lorsqu'il allait au plus près. Avec tant de passagers, on eut bientôt des inquiétudes pour les vivres ; même il fallut nous mettre à la ration pour l'eau dont on s'aperçut qu'il ne restait plus que trois ou quatre pièces. Après avoir souffert, une première fois, de la faim, il nous fallait évidemment passer par la soif. Mais on n'en souffrit pas longtemps. A peine cette décision venait-elle d'être prise que le bon vent revint. Le surlendemain, nous étions en vue de Granville. Je vécus si exclusivement dans l'idée anticipée du débarquement que je ne vis rien autour de moi. En tout cas, je n'ai gardé le souvenir d'aucun phare aperçu dans la nuit ni d'aucune côte vue dans le jour. Je ne revois que la chaussée du port contemplée — avec quel amour ! — pendant les heures où nous attendîmes le flot qui devait nous conduire dans le bassin. On franchit les portes vers dix heures du matin. Je me vois encore mettant le pied à terre, étonné de me sentir si léger après avoir quitté mes grandes bottes et tout mon attirail de mer, étonné surtout qu'on ne remarque pas plus un héros de ma sorte. Je me portais comme une châsse et, sous mes grossiers vêtements de laine, j'étais aussi fier qu'un polytechnicien qui endosse pour la première fois l'uniforme. Ce fut dans ces sentiments que j'allai avec les autres, au bureau de l'armateur,

toucher dix francs qu'on voulut bien remettre à chacun de nous pour nous rapatrier. Ce fut là toute notre part de lot. Avec les deux cents francs reçus comme avances, lesquels avaient été soumis à retenues, je me trouvais donc avoir gagné deux cent quatre francs pour toute cette campagne.

VI

CONCLUSION

Si les hommes qui font le métier que j'ai essayé de dépeindre sont dignes de secours, j'espère que mon récit l'aura suffisamment prouvé. J'ai cependant peur d'avoir trop présenté comme des brutes mes anciens compagnons, alors que mon but était d'appeler sur eux la sympathie des gens heureux et fortunés. Que voulez-vous? ceci est une histoire qui n'a rien de composé et tout mon effort a porté sur l'éclaircissement de mes souvenirs. J'aurais d'ailleurs cru trahir ma cause en substituant l'avocat au simple narrateur et je suis convaincu que tout bien qu'on obtient, même pour autrui, au prix d'une altération de la vérité, est en définitive un mal. Et puis, je vous l'ai dit à plusieurs reprises, la campagne fut exceptionnelle; si j'avais à vous raconter celle que je fis l'année suivante, je vous présenterais, dans un cadre tout à fait semblable, des hommes encore capables de rudesse et de dureté de cœur, mais capables aussi d'humanité et de pitié; et

je vous assure que cette pitié et cette humanité avaient du prix. Pourquoi ne vous ai-je guère parlé de ceux-ci ? Tout simplement parce qu'il m'a paru naturel de décrire mes impressions les plus vives, celles du début, celles qui marquent le plus dans la mémoire. J'aurais pu les fondre avec les autres, me direz-vous ? mais, outre que je n'en suis pas capable, il m'a semblé que vous n'échapperiez pas plus que moi à l'attraction sympathique que ces brutes franches et droites exercent sur moi, depuis que je connnais la brutalité polie. Si vous ajoutez encore que cette extrême brutalité, elle est le fruit de l'extrême misère, vous penserez qu'avant de condamner, il est bon que chacun se demande ce qu'il serait capable de faire en situation pareille.

Je ne veux pas insister sur l'importance commerciale très grande de la pêche de la morue. La morue salée est un mets de riches et de pauvres, et c'est par huit ou dix millions de francs que se chiffre chaque année le produit de la seule pêche française. Mais demandez aux chirurgiens de la marine de l'État ou aux officiers de l'Inscription maritime ce qu'il faut penser de cette école, de cette pépinière de marins ? Ils vous répondraient tous que sa disparition serait un coup funeste pour nos flottes militaires.

Passons sur ces raisons utilitaires ; glissons encore, quoiqu'il en coûte, sur le caractère éminemment français de ces pêcheries du Grand Banc et de tous les Bancs qui avoisinent les maigres rochers de Saint-

Pierre de Miquelon[1]. Car c'est là, sur ces âpres îlots, vénérables reliques de notre ancienne domination dans ces parages, que j'ai vu flotter en maître notre pavillon, que je l'ai vu couvrir véritablement un esprit français, même chez ceux qui, comme les Canadiens, Acadiens, Labradoriens, ne sont plus Français de par la politique ou l'histoire. Ailleurs, dans d'autres ports de l'Atlantique ou du Pacifique, j'ai souffert de la rareté de ce même pavillon et surtout de son peu de signification réelle. C'est à Saint-Pierre que j'ai dû de comprendre l'amour qu'on peut éprouver pour la patrie dans ses prolongements coloniaux, à Saint-Pierre que j'avais maudit dans mon égoïsme de malheureux.

Ce qu'il importe plus particulièrement d'apercevoir et de sentir, c'est quelle école d'hommes et quel puissant laminoir de caractères est un pareil milieu. Pères et mères de famille qui êtes assez forts pour préférer au besoin la mort de vos fils à leur conservation pour le mal, envoyez-les là, afin qu'en même temps qu'ils y apprendront le prix du pain, ils y soient témoins d'un héroïsme qui s'ignore d'autant mieux qu'il est la loi de tous les jours. Un pays qui aurait beaucoup de sources de vitalité comme celle-là ne serait pas près de périr. Pour moi, tout en reconnaissant que mon carac-

1. A côté du Grand Banc et plus rapprochés de Saint-Pierre, on distingue encore le Banquereau, le Banc-à-Vert et le Banc de Saint-Pierre où pêchent plus particulièrement les goélettes, qui arment et désarment généralement à Saint-Pierre. Les navires de deux à quatre cents tonneaux qui arment en France vont surtout sur le Grand Banc.

tère et mon imagination m'auraient toujours conduit à me plonger en des épreuves douloureuses, — car je n'étais pas fait pour croire que le feu brûle avant de m'y être brûlé, — je ne puis me demander sans frémir ce que je serais devenu si je n'étais passé par cette rude école. Car celle-là est à peu près la seule, à ma connaissance, qui vous assure le bénéfice de la douleur sans vous offrir les possibilités de compensations malsaines qui entourent presque toutes les autres.

Il y a l'alcool, pourrait-on objecter. — Oui, mais quoique j'aie dit sur ce point, il ne faut pas s'exagérer le danger. Qu'est-ce qn'un litre de cidre, un demi-litre de vin et un quart d'eau-de-vie répartis sur un dur travail de quinze à vingt heures, au beau milieu de l'Océan? L'homme qui se livre à un travail sédentaire et qui, sous une forme ou sous une autre, absorbe chaque jour cinq ou six centilitres d'alcool, s'alcoolise beaucoup plus sûrement qu'aucun de nos matelots pêcheurs. Pour eux, les verres d'absinthe, de vermouth ou de bitter est chose inconnue. Si quelques capitaines et quelques cambusiers deviennent alcooliques, cela n'arrive jamais aux matelots, du moins dans les navires qui pêchent au large. Et quant aux quantités de liquide, vraiment excessives, que l'on peut boire dans les journées de pêche miraculeuse, il faut les regarder comme sortant de l'ordinaire, comme une sorte d'équivalent de l'eau-de-vie versée aux soldats qui montent à l'assaut. Le moyen de s'en dispenser?

Cela veut-il dire que tout soit pour le mieux et

qu'on ne doive rien tenter pour améliorer le sort des pêcheurs de Terre-Neuve ? Mon récit a fait ressortir ce qu'il y a tout de même d'excessif dans l'épreuve imposée là. Le moyen de les pénétrer d'humanité, ces hommes, et de leur inculquer le respect de la vie, c'est de leur montrer qu'on attache du prix à la leur. Je ressens leur étonnement lorsqu'ils verront ce « navire sauveur » parcourir le Banc sans autre objet que de s'enquérir de leurs besoins matériels et moraux, en même temps que d'y porter secours. Ces gens endurcis par les circonstances, et non réellement durs, douteront d'abord que l'on puisse s'intéresser à eux sans autres mobiles : ils n'y sont pas habitués. A nous de leur prouver que cela se peut.

Que faut-il donc faire ? Quelque chose de très simple. Envoyer soit directement, soit par notre *Union*[1], son obole à la *Société des Œuvres de mer* pour lui faciliter l'organisation des secours qu'elle a projetés. Point n'est besoin d'avoir été pêcheur à Terre-Neuve, ni même simplement marin, pour comprendre que la besogne ne manquera pas à un navire qui aura pour mission de parcourir les lieux de pêche et de secourir les quatre ou cinq mille hommes qui vivent là, isolés, pendant six ou sept mois[2]. Car aujourd'hui — lourde

1. L'*Union pour l'Action morale*, v. p. 88.

2. Ce chiffre, approximatif, comprendrait non seulement les pêcheurs du Grand Banc, mais aussi ceux du Banquereau, du Banc-à-Vert et du Banc de Saint-Pierre. Ce sont évidemment ceux du Grand Banc, les plus éloignés de terre, qui ont le plus souvent besoin de secours.

aggravation du métier! — on ne va plus, ou ne va guère à Saint-Pierre pour se ravitailler et prendre de la boitte, comme de mon temps. Depuis les contestations qui se sont élevées entre les Français et les Anglais de Terre-Neuve au sujet des droits de pêche, ceux-ci ont refusé de vendre à ceux-là les caplans et les harengs qu'ils pêchaient sur leurs côtes. Il est devenu par suite inutile d'aller à Saint-Pierre; on boitte avec des amorces pêchées sur le Banc; et c'est ainsi qu'il arrive que des navires partis de Dieppe, de Fécamp, de Saint-Valery, de Granville, de Saint-Malo et d'autres ports au mois de mars, reviennent à la fin de septembre ou en octobre sans avoir, pendant ces longs mois, rafraîchi leurs vivres ni vu aucune terre[1].

Le rôle du médecin est donc bien indiqué, sur un navire qui, bien gréé pour la marche, aura certainement chaque jour l'occasion d'interroger plusieurs navires à l'ancre, de visiter leurs malades et quelquefois de les décharger de leurs mourants. Je ne veux pas insister sur des moyens qu'il me serait difficile de faire entendre à ceux qui ne connaîtront toutes ces choses que par mon récit : qu'il me suffise de dire au nom de mon expérience que l'entreprise n'est pas seulement louable, mais qu'elle est très pratique. Le martyrologe

---

1. Autre modification : au lieu de chaloupes, on n'emploie plus que des « doris », embarcations très légères dans lesquelles on va deux par deux, au lieu de sept ou huit, comme dans les chaloupes. Mais le métier n'en est ni moins pénible ni moins dangereux.

serait long de ceux qui sont morts dans cette dure profession, faute des soins les plus élémentaires.

Pour être délicat, le rôle d'un aumônier ne paraît pas moins essentiel. D'abord les marins bretons qui là, comme dans toute la marine française, sont le nombre et qui sont gens de foi simple, écouteront sans difficulté ses exhortations. Il n'en sera peut-être pas tout à fait de même avec les marins des autres pays; mais chacun sait que l'homme qui a le don de faire entendre des paroles élevées dans des milieux de douleur peut rester sûr d'être toujours compris. Ce qui importe après tout, c'est moins de conserver une misérable vie que d'en rester maître jusque dans la souffrance, et de mourir avec un esprit qui domine la mort.

FIN

*Publié par les soins de l'*Union pour l'Action morale, *6, impasse Ronsin, 152, rue de Vaugirard.*

*Envoi franco du programme de l'*Union.

Mâcon, Protat frères, imprimeurs.